

## LIVRES

CAHIER  
D

Lettres québécoises Page D 3

Le feuilleton Page D 5

La grille télé du week-end Page D 8



Evergon Page D 11

Formes Page D 12

Arlette Cousture

## Pauvre William!

Arlette Cousture délaisse, l'espace de quelques pages, la saga historique, des québécoises *Filles de Caleb* aux polonaises *Enfants d'ailleurs*, et déverse son plaisir dans une drôle d'histoire sombre avec, à l'avant-plan, une romancière un peu fêlée, un aveugle délaissé et un mort mal-aimé. Leur dénominateur commun? La solitude. Celui de l'écrivaine? Le plaisir d'écrire, encore et encore...

MARIE-ANDRÉE  
CHOUINARD  
LE DEVOIR

Arlette Cousture est bien calée dans un fauteuil de l'autobus, regardant distraitement par la fenêtre. Ses prunelles captent soudain ce quidam approchant à grandes enjambées du véhicule, lequel commence pourtant à avancer. Le chauffeur, volontairement ou non, ferme la porte au nez du pauvre homme et démarre. Désespérée, touchée par le malheur de l'autre, fâchée de n'avoir pas eu l'audace d'intervenir, l'écrivaine laisse couler ses larmes.

Il fallait sans doute raconter cette anecdote pour comprendre que l'auteure québécoise, que des millions de lecteurs connaissent pour quatre tomes très courus ces dernières années — *Les Filles de Caleb I et II*, *Ces enfants d'ailleurs I et II* — a les émotions à fleur de peau. La détresse, les êtres insipides auxquels la très vaste majorité ne manifeste que de l'indifférence, tout ça la bouleverse, lui arrachant parfois des pleurs.

Avec son tout dernier roman — mais le tout premier du genre —, *J'aurais voulu vous dire William*, l'auteure a enfermé tous les méprisés, délaissés, mal-aimés de la terre en un seul personnage, mort de surcroît, William. De ce total inconnu au vécu en apparence terne, on apprendra quelques parcelles de vie grâce à l'obsession d'une romancière, soudainement persuadée que cet être insipide cache des secrets bouillonnants.

«Chaque fois qu'on me parlait de William, j'avais envie de le prendre dans mes bras pour le consoler d'une chose que j'ignorais, raconte la narratrice. En fait, je pense qu'il m'aurait fallu le consoler de la vie, pour laquelle, je commençais à le comprendre, il n'avait eu aucun talent.»

Le scénario, à des lieues de ce qu'Arlette Cousture nous a déjà dévoilé de sa plume, pourrait laisser pantois: une romancière souffre au cimetière de la perte d'un ex-ami. S'y recueille aussi Michael, aveugle, en deuil de son ami William. Curieuse, attirée par ce bellâtre au regard fuyant, l'écrivaine voudra tout savoir de ce William intrigant, grand photographe nous dit-on, mais dont l'objectif n'a croqué semble-t-il que 592 photos d'édifices et 1448 autres de labradors!

A partir de ces quelques centaines de photos noir et blanc, la narratrice remontera le courant de sa propre folie et celui de la vie de ce «pauvre William», désireuse d'écrire un «roman-biographie-reportage» sur ce type qui avait peut-être quitté la vie incongnito mais avait certainement connu de flamboyants moments de vivacité et caché un mystère derrière ses cli-chés de chiens et de bâtiments.

«Affamée des souvenirs de William», la narratrice pousse la folie jusqu'à s'enduire de Old Spice, le parfum de son spectre, chaque fois qu'elle écrit — Arlette Cousture a elle-même adopté cette manie, quelques toutes petites fois: «Je ne me rappelais plus l'odeur: c'est dégueulasse!» —, jusqu'à tapisser ses murs de photos de cabots et d'édifices, les scrutant des jours, des semaines durant à la recherche du plus petit indice révélateur des habitudes de William, refaisant le chemin de sa vie, de l'hôpital où il séjournera petit jusqu'à l'école primaire, à son lieu de travail et à la résidence de personnes âgées où s'éteignit sa mère.

VOIR PAGE D 2: COUSTURE

بالعين ما نشافش بالعقل اندرك

Ce que l'œil n'a pas vu, l'intelligence peut l'imaginer



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Abia Farhoud célèbre ses quinze ans d'écriture. Pourtant, *Le bonheur a la queue glissante* est son tout premier roman.

## LA VOIX DE DOUNIA

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD  
LE DEVOIR

«J'ai voulu saisir la vérité d'une étrangère qui ne sait ni lire, ni écrire, ni parler. J'ai voulu connaître sa solitude, ce que je pense être une solitude absolue. Je me suis faite petite, petite, pour entrer dans ce corps de femme, écouter les battements de son cœur, son rythme, ses silences, parler comme elle, inventer sa parole. Trouver une langue à sa mesure, une langue juste pour Dounia, ni arabe, ni français, une langue généreuse qui ne se comprend qu'avec le cœur.»

Pour écrire *Le bonheur a la queue glissante*, Abia Farhoud a tendu l'oreille. A une voix familière qui chuchotait en elle et lui a dicté les mots à écrire; et aussi ceux à

السعادة ذيلها أملس

taire. Le livre, auquel elle a travaillé cinq ans durant, constitue un tout premier pas dans l'univers du roman pour cette Libanaise débarquée au Québec sur le coup de ses six ans, et que l'on connaît essentiellement pour son volumineux travail de dramaturge.

Dounia, vieille femme de 75 ans, ne sait ni lire ni écrire et parle très peu. A la fois dans sa propre langue, l'arabe, que peu de ses proches maîtrisent, et dans sa langue d'adoption, le français, que ses enfants ont appris dès leur arrivée, alors qu'ils étaient petiots.

«Il y a des jours où je suis heureuse. Je suis dans le bonheur, confie Dounia. Souvent, cela n'a rien à voir avec ce qui arrive ou n'arrive pas. Je n'ai pas plus de raison d'être heureuse que de ne pas l'être. Je suis heureuse, c'est tout. J'ai appris à savourer ces instants comme je bois de l'eau fraîche quand j'ai soif. Je sais qu'ils ne sont pas éternels et que le temps peut tourner... Le bonheur a la queue glissante... Savourerais-je cette eau si je n'avais pas eu soif?»

VOIR PAGE D 2: FARHOUD

## LIVRES

## FARHOUD

«Arriver à la vérité du temps qui passe»

SUITE DE LA PAGE D 1

Dans ce roman-confidences qu'on lit sur la pointe des pieds, un peu comme si on tournait les pages d'un journal intime, Dounia raconte ses migrations, d'un village libanais à l'autre, puis du Liban à Montréal. A l'approche de la mort, Dounia réfléchit et puise dans ses souvenirs, exhume les secrets les plus douloureux et déroule les confidences. «Si jeunesse revenait un jour, je lui raconterais ce que vieillesse a fait de moi.»

L'univers de Dounia, auquel elle est viscéralement attachée et duquel elle se sent en revanche parfois complètement coupée, se résume à Salim, son époux, à ses six enfants et cinq petits-enfants. Un repas familial en guise de scène première du roman: laissant son regard vaquer d'un à l'autre, Dounia pressent qu'il s'agit du dernier. «La vieillesse a quand même la délicatesse de venir pas à pas, jour après jour, sinon on ne saurait l'accepter et apprendre à se dire que tant qu'on est vivant, tant que nos enfants et petits-enfants sont vivants, le reste est sans importance. À mesure que le corps vieillit, la valeur des choses change dans la tête. Et c'est bien ainsi.»

Défilant sa vie, partageant ses réflexions, Dounia est parfois forcée de regarder des vérités qu'elle avait volontairement mises de côté. Mais l'une de ses filles, Myriam l'écrivaine, souhaite écrire un livre sur sa vie et la bouscule un peu de ses questions intimes. Mère libanaise ayant quitté ses premières racines, s'en étant forgées de nouvelles; fille québécoise, moderne, décontenancée parfois devant le silence de sa mère.

## Le roman de ma mère

Plongeant de la dramaturgie au roman, Abla Farhoud célèbre avec ce livre ses quinze ans d'écriture. Après avoir lu *Le nonheur à la queue glissante*, la mère de l'auteur — qui a fortement inspiré le personnage et le roman en entier —, visiblement émue, lui a souhaité qu'Allah lui envoie encore plus de mots que ne contient ce livre. «J'ai tout de suite couru vers mon ordinateur pour apprendre que le roman contenait 39 326 mots!», raconte Abla Farhoud, un sourire dans les prunelles. Pour se libérer de cette histoire, à

laquelle elle travaille depuis cinq ans, l'écrivaine a farfouillé dans sa mémoire, y puisant images et souvenirs, le tout orchestré autour du thème de la solitude. Il y avait bien sûr sa propre mère, qui ne sait véritablement ni lire ni écrire, mais il y avait aussi une petite Abla, arrivée au Québec à l'âge de six ans, toujours un peu «étrangère» à cause de son origine mais aussi de ses élans artistiques, perçus comme marginaux.

«Si je veux écrire aujourd'hui, c'est parce que ma mère n'a écrit pas et parle peu; je l'ai toujours un peu senti comme un fardeau pour elle, et si je veux prendre la parole, c'est parce que ma mère ne l'a pas fait», explique l'auteure, qui avait d'abord choisi comme titre *Le Roman de ma mère*.

## La sagesse du proverbe

Dounia, toujours perchée entre la résignation et la sagesse, cache la honte et la douleur de ne pas avoir protesté lorsque les hommes de sa vie l'ont humiliée. Sous des proverbes qu'elle expédie habilement à ses enfants au bon moment, la vieille dame dissimule parfois la vérité. «Je réponds par dicton, un proverbe ou une phrase toute faite quand mes enfants me posent une question sur mon passé, c'est plus facile que d'avoir à chercher la vérité, à la dire, à la revivre...», confie Dounia.

Cette façon de parler par proverbes fait partie du quotidien d'Abla Farhoud parce que sa propre mère la pratique, sorte de croisade du roman et de la vie. Dans la version papier, Myriam note les dictons arabes prononcés par sa mère. Abla Farhoud le fait aussi. «J'ai décidé de me faire une banque de ses proverbes, explique-t-elle. À ce jour, j'en ai 300. Et elle continue de m'en sortir des nouveaux, la petite mouzelle!»

Celui qui a mal s'accroche même aux cordes du vent. Ce que l'œil n'a pas vu, l'intelligence peut l'imaginer. Si ton ami est de miel ne le lèche pas complètement. Laisse ton mal dans ton cœur et souffre en silence; le mal dévoilé n'est que scandale et déshonneur. Le chameau a une intention; le chamelier une autre. Et bien sûr: le bonheur à la queue glissante.

## Du théâtre au roman

Habitée au théâtre (elle a écrit notamment *Quand j'étais grande*, *Les Filles du 5-10-15*, *Aparide*, *Quand le vautour danse*, *Les Rues de l'Alligator*), Abla Farhoud a dû

apprendre, avec ce premier roman, à écrire sans avoir à partager sa création avec un metteur en scène, des acteurs, un public. «Quand on écrit pour le théâtre, il y a des règles, une codification à respecter, et puis ces multiples petites fêtes une fois que la pièce est jouée et qu'on peut voir la réaction — bonne ou mauvaise — des spectateurs», affirme Mme Farhoud. Avec le roman, c'est la liberté totale mais aussi l'angoisse de ne pas connaître la réaction des gens. C'est comme si le livre n'était pas légitime.»

L'auteure elle-même arrive encore difficilement à expliquer le processus d'écriture qui a mené au savoureux petit volume, histoire d'émigration, d'étranger, de femme seule avec ses joies et ses douleurs. Pour arriver à laisser parler Dounia, elle a dû se concentrer suffisamment pour habiter le corps de la vieille dame et entendre sa voix, recherchant pour cela un contexte de calme propice à la concentration extrême. «C'est très bizarre, j'en conviens, dit-elle mi-rieuse, mi-sérieuse. Ça ne m'était jamais arrivé. J'ai écouté cette voix me parler et j'ai inventé une langue, sa langue. J'ai voulu comprendre tous les proverbes qu'elle dit pour se cacher et se révéler, dans une langue que je comprends si peu. J'ai voulu comprendre pourquoi elle se tait. Elaguer, arriver à l'essence, à la vérité du temps qui passe, la vérité du bonheur, du malheur, de la culpabilité et de la honte.»

Dounia cache un secret terrible, qu'elle a enfoui sous les années et l'avalanche de souvenirs. Qu'elle ne veut pas déterrer, autour duquel elle tourne. Le faire ressurgir l'allègerait-elle d'un fardeau, l'éloignerait-elle de sa solitude? Chose certaine, Abla Farhoud s'éloigne de la sienne propre en recueillant là un sourire, ici une poignée de main, là encore un mot réconfortant. «J'écris pour toucher les gens. Ce doit être une déformation de mon passage au théâtre mais j'ai terriblement besoin de savoir comment les gens reçoivent ce que je dis. Pour avoir la brève certitude que ce que j'ai senti, quelqu'un peut l'avoir senti aussi. Pour me rassurer et savoir que je ne suis pas folle d'avoir vécu une telle émotion.»

## LE BONHEUR À LA QUEUE GLISSANTE

Abla Farhoud  
L'Hexagone, Montréal, 1998  
175 pages

## Commandez vos livres chez Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie.

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283

E-mail : sad@renaud-bray.com

## COUSTURE

Aux William de ce monde

SUITE DE LA PAGE D 1

Dans *J'aurais voulu vous dire William*, pas de date, ni de lieu précis, à peine un nom de rue (Meadow Street) qui pourrait être ici, ou encore là-bas. Aucun dialogue. Une narratrice sans nom. Et trois styles d'écriture à l'intérieur du même petit volume, qu'Arlette Cousture a pris un malin plaisir à rédiger: à côté du récit de la narratrice, la genèse du roman que celle-ci écrit sur William, roman que l'on voit évoluer, avec ses ratés et ses éternels recommencements; et puis aussi le monologue secret qu'entretient l'écrivaine avec l'âme de William.

«Ce livre m'est très cher, explique Arlette Cousture, qui parle de Michael, de William et de la romancière, le triangle de la solitude, comme si elle les avait véritablement côtoyés. Je l'aime par sa structure, par son contenu, par la catharsis qu'il m'a fait faire, et à cause de la liberté d'écriture qu'il m'a permise, après les sagas qui m'obligent à faire du slalom autour de balises très claires.»

C'est son «chouchou», essentiellement parce qu'il révèle au grand jour toute l'affection qu'elle porte aux William de ce monde, un personnage multiple qui la hante et qu'elle traîne depuis dix ans. «Les William, ce sont toutes ces personnes qui ont de la difficulté à entrer en relation avec les autres, ceux qu'on oublie, qui passent inaperçus, solitaires, sans charisme. Ces William me font fondre, craquer. J'ai toujours été très sensible à ces êtres de chagrin, depuis la petite école où je demandais à la maîtresse d'asseoir les enfants délaissés à côté de moi.»

Mais ces oubliés de la société portent souvent un autre poids, non moins lourd: celui d'être en apparence — et pour vrai dans certains cas — des individus insipides, ternes sous toutes les coutures, de ces pauvres types qu'on voudrait secouer pour en tirer une quelconque étincelle de vie. «À la base, ce William m'énerve, parce que les êtres éteints ne m'allument pas, c'est le cas de le dire. Il n'avait aucune émotivité en lui et, puisque je suis moi-même une personne hypersensible, il fallait que je trouve un moteur pour évoquer un être nul avec de l'émotion.»

## La douleur

Ce véhicule, elle l'a trouvé au cours d'une des toutes dernières versions — nombreuses — du roman. En l'écrivaine qui vient de perdre un être cher et qui transfère toute sa douleur sur William lors d'une rencontre au cimetière. «C'est tellement irrationnel, la douleur. Elle est dans un cimetière, probablement dans un état de grâce, et elle transforme toute sa peine en acharnement sur la vie de William.» Ce personnage qui a vécu «au superlatif négatif, [toujours] trop peu rien et pas assez tout», la narratrice s'y colle, dormant dans son lit, promenant un chien imaginaire, refusant de croire à la platitude de William. «Aide-moi William, implore la narratrice à son mort. Soit que je t'ai terriblement idéalisé, soit que je suis incapable de reconnaître que tu diffères de mon fantasme.»

Cette quête insensée autour d'un individu morte a emporté Arlette Cousture, et puis cette autre romancière née de l'imagination de la romancière. Emporterait-elle les lecteurs ou s'arrêteront-ils en cours de route, exaspérés par cette course à l'absurde, sans aller jusqu'au bout des secrets de William?

Arlette Cousture fait confiance à ses fidèles, qui la sui-



Arlette Cousture

ANDRÉ PANNETON

vront s'ils le veulent dans cette aventure qui l'a, elle, littéralement enflammée.

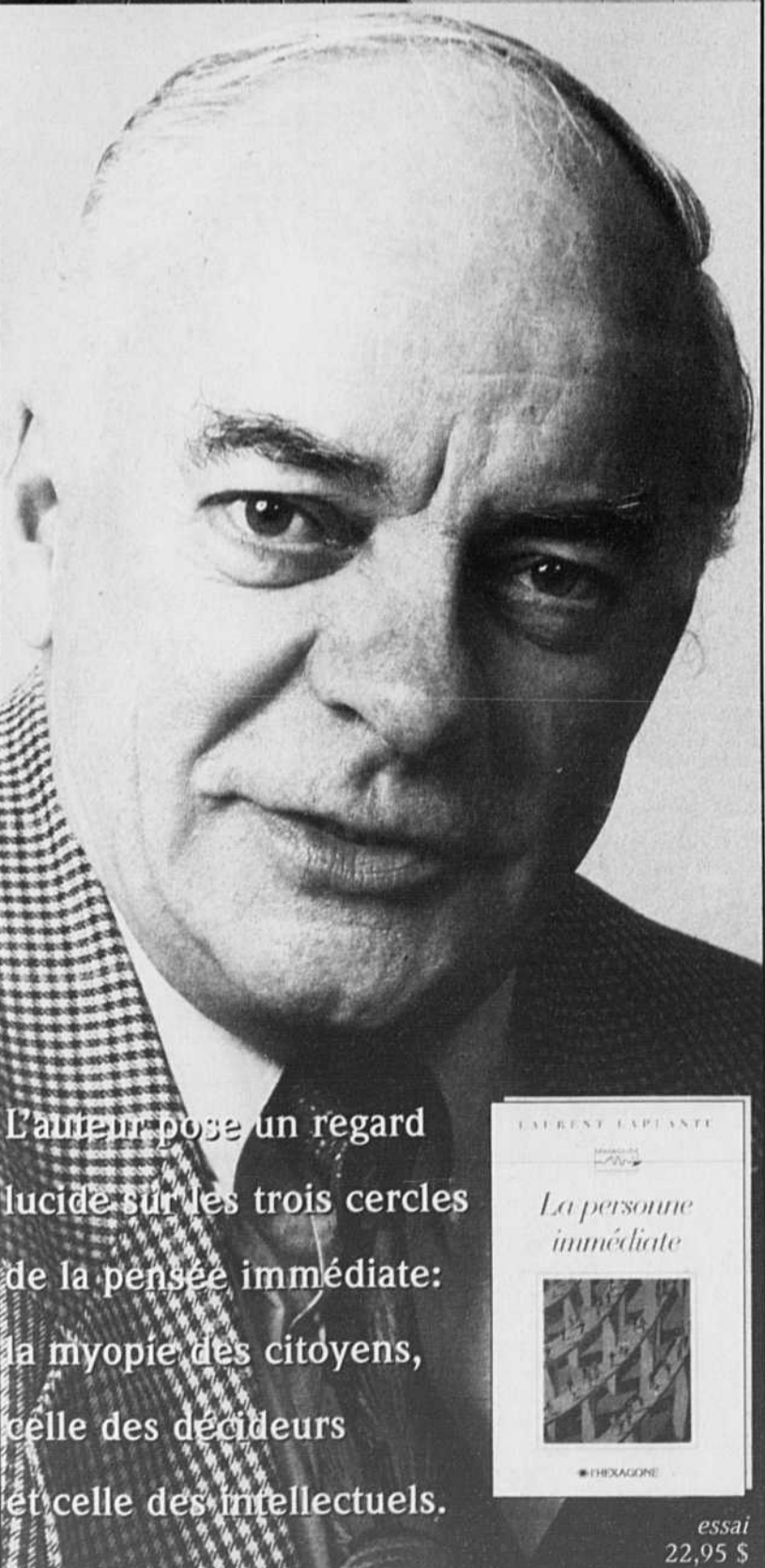
«Il faut accepter d'être ce qu'on est et aussi d'aller au bout de ce qu'on souhaite faire», explique Arlette Cousture. *C'est ce que j'ai fait!*

Dans quelques années — peut-être deux? —, un tome III des *Filles de Caleb* viendra rejoindre les deux premiers dans les collections des libraires. Aux côtés de ces quelques volumineuses sagas historiques racontant ici la Pologne, là le Québec, il y aura ce petit bouquin, mince, discret, même tout à fait banal d'apparence avec sa couverture brune et ses caractères effacés. «À l'image de William», tel que l'a voulu l'écrivaine.

## J'AURAIS VOULU VOUS DIRE WILLIAM

Arlette Cousture  
Libre Expression, Montréal, 1998, 262 pages

## LAURENT LAPLANTE



L'auteur pose un regard lucide sur les trois cercles de la pensée immédiate: la myopie des citoyens, celle des décideurs et celle des intellectuels.



essai  
22,95 \$

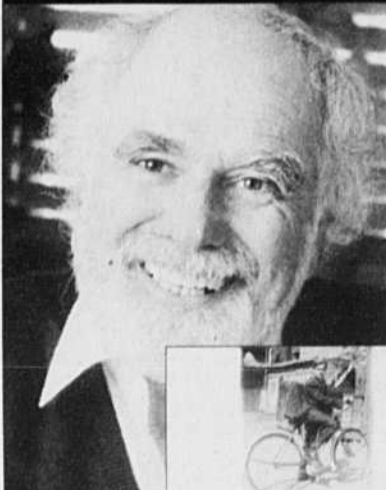


LE GROUPE MILLE MARCS ÉDITEURS

● L'HEXAGONE

La passion de la littérature

## PLACE AUX PLAISIRS DE LECTURE!

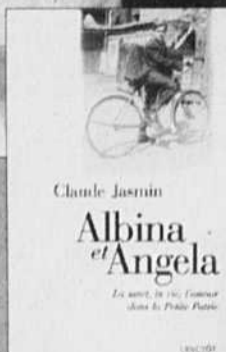


## Claude Jasmin

## ALBINA ET ANGELA

La mort, l'amour, la vie dans la Petite Patrie

La découverte d'un nouveau poète! Un Claude Jasmin lyrique - du jamais-vu! - qui dit les premiers émois de l'adolescence, alors que la mort de sa grand-mère tant aimée, Albina, côtoie le premier amour, Angela, une jeune Italienne de la Petite Patrie.



## Pauline Julien

## IL FUT UN TEMPS OÙ L'ON SE VOYAIT BEAUCOUP

Pauline Julien nous ouvre son grand cahier. Des «contes vécus», comme elle dit, des récits de vie, finement ciselés, qui nous font découvrir des épisodes drôles, tendres ou dramatiques de la chanteuse, comédienne, militante et amante.



## Olivier Garnier

## LA MÉMOIRE DES DORIAN

Un roman sur la mémoire et l'écriture: quelle est la part de la mémoire et de l'histoire personnelle dans toute fiction? Une vraie histoire, qui se déroule sur plus de mille ans, avec des petits et grands drames, de l'amour, des déchirements, des morts et des vivants.



## Le Cercle Gérald-Godin

## TANT QUE L'INDÉPENDANCE N'EST PAS FAITE, ELLE RESTE À FAIRE

Six auteurs, Guy Bouthillier, Maurice Champagne, Pierre de Bellefeuille, Gaston Miron, Denis Monière et Hélène Pelletier-Bailargeon, nous invitent à une réflexion pour penser la souveraineté et convaincre les indécis de la nécessité de faire l'indépendance, puisqu'elle n'est pas encore faite!

VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS au Salon du livre de l'Outaouais au stand de Lanctôt éditeur: Lise Demers, Michel Chartrand, Claude Jasmin, Jean-Sébastien Larouche et Raymond Lévesque



LANCTÔT ÉDITEUR

## LIVRES

Lettres québécoises

## Audaces secrètes d'un jeune Québécois d'antan

## LE CARNET DU CYNIQUE

Philippe Panneton (Ringuet)  
Édité par Jean Panneton et Francis  
Parmentier  
Guérin, Montréal, 1998, 85 pages

En avant-propos, les auteurs retracent la genèse de ce texte inattendu de Philippe Panneton, mieux connu du grand public sous son nom de plume — Ringuet, c'était le nom de sa mère —, auteur de *Trente arpents*, ce roman paru en 1938, devenu depuis un classique de nos lettres. En 1920, Panneton, qui vient d'être reçu médecin, entreprend de rédiger un journal personnel où, note-t-il, «*je ose dire et écrire ce que je pense*» et qu'il entend bien garder pour lui-même, ne fût-ce que pour ne pas offenser son entourage. Puis, en 1926, il décide de tirer de ce journal des extraits qu'il classe sous diverses rubriques; ce sera *Le Carnet d'un cynique*, plus secret encore que le journal, que Jean Panneton — sans doute le neveu de l'écrivain — découvrira trente ans plus tard, en faisant l'inventaire des documents du médecin-romancier.

On trouve dans ce petit livre le ton excessif d'un jeune homme qui jette sa gourme, pratiquant ce qu'il a lui-même appelé le «*contrisme*» — ce qui comptait, c'était de s'opposer à tout et à tous — comme il avait dû le faire, quelques années plus tôt, avec des ca-

marades: Victor Barbeau, avec qui il va fonder plus tard l'Académie canadienne-française, Marcel Dugas, et d'autres encore, au sein de ce groupe de l'Arche qui se réunissait dans un grenier de la rue Notre-Dame pour refaire le monde avec des mots. Comme eux, Panneton fut très tôt un lecteur vorace. Voilà sans doute pourquoi le cynisme du *Carnet* est d'abord celui d'un lettré: Panneton se réclame de ces philosophes cyniques de la Grèce antique qui affichaient leur mépris de toutes les conventions et tenaient par-dessus tout à affirmer leur indépendance intellectuelle et morale.

## Soirée mondaine

Le début du *Carnet du cynique* est trompeur. Dans un récit intitulé *Liminaire*, il relate, non sans quelque préciosité, sa rencontre avec un ami qui s'ennuie, comme lui, lors d'une soirée mondaine et qui aime s'adonner à l'art délicat de la «*discussion oiseuse*»; ce personnage insaisissable, ami d'un instant, il ne le reverra plus, de crainte de détruire l'image séduisante, idéale, qu'il s'en était faite...

Le reste du livre, plus heureux, est fait de notations, parfois très brèves, où Panneton prend le contre-pied de certaines idées reçues, de proverbes connus, de vérités réputées éternelles. Dans le doute, on ferait bien d'agir plutôt que de s'abstenir, contre Socrate, il affirme qu'il ne fait pas bon

trop se connaître; et selon lui, «*il n'est pas sûr que les enfants soient plus heureux que nous*».

Le ton se fait parfois virulent, notamment à propos de Dieu, «*ce supposé Créateur*», ce «*fiéffé imbécile*» qui, contrairement à ce qu'il a fait, aurait dû «*donner à l'homme la raison, dès sa naissance, quitte à le gratifier de l'insouciance sur le tard, une fois fortune et situation faites*»; quant aux somptueux vêtements sacerdotaux des prêtres, étrangement semblables aux costumes de certains rites païens, il les trouve laids. Et ceci, sur la foi: «*La croyance en un ou plusieurs dieux est une maladie de l'esprit dont le catholicisme est une forme particulière*». Panneton savait fort bien que la publication de tels propos, quasi impensables à l'époque, lui aurait valu de graves ennuis.

Ses vues sur l'art sont plus légères et souvent amusantes. De certains peintres, il dit plaisamment que ce sont des «*gens extraordinaires. Ils trouvent moyen de placer partout des personnes à poil, ce qui dans la vie courante n'existe à peu près pas*»; l'opéra lui paraît inadmissible, car «*il n'est ni normal ni vraisemblable que des gens s'interpellent sur des airs de polka ou de contredanse*».

## Misogynie

Malheureusement, le jeune homme en colère se fait cynique au sens le plus platement moderne lorsqu'il affiche une misogynie féroce; comme certain juge de récente et triste mémoire, il prétend que la femme «*viole constamment l'homme par son vête-*

ment qu'elle fait provocant». Elle serait un «*mélange d'instincts brutaux et de fantaisies enfantines*» qui a «*à la fois trop d'âme et pas assez*». Mieux: «*Si elle est aujourd'hui si haut cotée, c'est qu'elle subit la commune loi de l'offre et de la demande. Elle partage cet honneur avec les asperges et le hareng saur*». Enfin, selon lui, le corps humain est laid, mais celui de la femme l'est particulièrement: «*La rondeur de la croupe, cette saillie disgracieuse du sacrum et des vertèbres n'est qu'une preuve accablante des liens de famille qui nous attachent à l'animalité*». On ose espérer que le jeune médecin ne

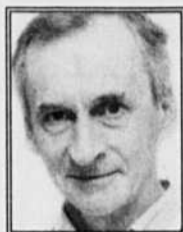
jouait là qu'à se scandaliser lui-même... En revanche, de nombreux passages du *Carnet* nous offrent des maximes bien tournées: «*Il y a entre les grosses bêtises et les bonnes actions ceci de commun qu'on ne les accomplit jamais si, au préalable, l'on s'arrête à y réfléchir sérieusement*»; ou encore: «*Le repos du sage est dans la folie momentanée*». Plus rarement, une certaine sensibilité affleure: un soir de brouillard, à Paris, il entrevoit tous ceux qu'il a aimés «*et la triste théorie ne laisse plus derrière elle que le brouillard, uniformément, mélancoliquement gris, qui fait se voler encore plus les épaules*».

Ringuet a-t-il consigné dans ce *Carnet* la meilleure part de son journal encore inédit? Nous le saurons bientôt, puis qu'en fin de volume, on annonce la parution prochaine de ce dernier, ou de ce qu'il en reste, puisque des quelque 2500 pages manuscrites qu'il comptait, les trois quarts seraient disparus. Y trouverait-on ce que Jean Ethier-Blais avait cherché en vain dans les *Confidences*, que Ringuet avait fait paraître en 1965 chez Fides? Truffé de faits et d'idées, le livre manquait, selon Ethier-Blais, de personnes: «*J'aime qu'un mémorialiste soit un peu méchant, qu'il porte de temps à autre un jugement sévère, qu'il décrive les gens tels qu'ils sont*». [...] *J'espère que, dans les papiers de*

l'écrivain, il y a des Mémoires cachés, pleins de secrets. Voilà ce qu'il faut livrer au public. L'intelligence de Ringuet est trop lumineuse pour qu'on la glisse sous le boisseau.» Que soient exaucés les vœux de l'illustre critique du *Devoir*!

Jean-Ethier avait vu juste: Philippe Panneton fut en effet un esprit supérieur. Médecin spécialisé en otorhinolaryngologie, lecteur boulimique et grand voyageur — il fut, à la fin de sa vie, ambassadeur au Portugal —, il a beaucoup écrit, mais la plupart de ses livres, devenus presque introuvables, lui étaient inférieurs. On pourrait certes rééditer ce délicieux recueil de pastiches, *Littératures à la manière de...*, écrit en collaboration avec le journaliste Jean Francoeur en 1924. Mais au regard de la postérité, Panneton-Ringuet demeure l'écrivain d'un seul livre, *Trente arpents*, ce roman de la terre qui est aussi grand roman, tout simplement.

En attendant la publication du *Journal* qui fera peut-être réviser ce jugement, on peut lire avec intérêt ce *Carnet d'un cynique* qui est bien plus qu'une bluette dont la hardiesse des propos ne fera guère sourciller aujourd'hui; on y trouvera, quoiqu'en pointillé, les traces d'un esprit brillant, d'une maturité intellectuelle étonnamment précoce. La chose n'est pas si fréquente.



Robert Chartrand



ment qu'elle fait provocant». Elle serait un «*mélange d'instincts brutaux et de fantaisies enfantines*» qui a «*à la fois trop d'âme et pas assez*». Mieux: «*Si elle est aujourd'hui si haut cotée, c'est qu'elle subit la commune loi de l'offre et de la demande. Elle partage cet honneur avec les asperges et le hareng saur*». Enfin, selon lui, le corps humain est laid, mais celui de la femme l'est particulièrement: «*La rondeur de la croupe, cette saillie disgracieuse du sacrum et des vertèbres n'est qu'une preuve accablante des liens de famille qui nous attachent à l'animalité*». On ose espérer que le jeune médecin ne

## LA VIE LITTÉRAIRE

## Bibliothèque pour et par tous

Saint-Hyacinthe n'avait pas attendu le dépôt, la semaine dernière, de *La Politique du livre et de la lecture pour lancer un projet original: la mise en commun, par un catalogue unique, des ressources de trois bibliothèques.*

LE DEVOIR

La bibliothèque T. A.-Saint-Germain, le Cégep de Saint-Hyacinthe et la Polyvalente Hyacinthe-Delorme se sont entendus pour mettre en commun les 187 000 documents dont, ensemble, ils disposent. Le lieu du dépôt: un site Internet. Pour y parvenir, les organismes avaient bénéficié d'une subvention provenant du Fonds de l'information leur accordant 44 500 des 62 616 \$ nécessaires à la réalisation du projet.

Toutefois, chaque institution n'y perd point son autonomie. Chacune possède un serveur et c'est une adresse commune qui les rejoint. Les recherches sont effectuées dans une base de données regroupant les notices des trois bibliothèques qu'une adresse commune rejoint. C'est Ergonet, une entreprise privée, qui a mis au point le Webliothèque, engin de recherches spéci-

quement adapté aux besoins des bibliothèques. A moyen terme, il est même souhaité que les autres bibliothèques de la ville intègrent leur catalogue au site existant pour arriver à créer un guichet unique à Saint-Hyacinthe. Pour expérimenter et se renseigner sur ce nouvel outil, deux adresses électroniques: [www.biblios.saint-hyacinthe.qc.ca](http://www.biblios.saint-hyacinthe.qc.ca) et [www.ergonet.com](http://www.ergonet.com).

## Hommage à deux grands disparus

Le philosophe Marc Sautet est décédé à Paris le 2 mars dernier des suites d'une tumeur au cerveau. Il n'était âgé que de 51 ans. Marc Sautet, inventeur du concept des «cafés philosophiques», s'est fait connaître du public québécois à l'automne dernier, lors de la défunte formule du Salon du livre de Québec, où il a animé un café philosophique. «*Je suis le premier philosophe à m'installer avec un statut de libéral en France*, écrivait Marc Sautet de lui-même en novembre dernier. *J'ai fondé le Cabinet de philosophie en 1992, où je reçois des particuliers en consultation. J'assure ainsi l'animation de séminaires à la demande des entreprises et des institutions.* [...] *De cette intention de redonner à la philosophie sa place dans la cité est née la formule de débat philosophique ouvert à tous.*»

Dans la catégorie des disparus, le

poète, romancier, essayiste, critique littéraire (*Le Monde* et *Le Magazine littéraire*) Alain Bosquet est décédé la semaine dernière à Paris, à l'âge de 79 ans. Il était membre honoraire de l'Académie québécoise. L'Académie des lettres du Québec écrivait à son sujet: «*Alain Bosquet s'est beaucoup intéressé au Québec où il comp-*

tait plusieurs amis. Au cours des années 50, il avait fait paraître des textes dans les revues québécoises *La Nouvelle Relève* et *Gant du ciel*. Il avait publié [...] la première anthologie en France de la poésie du Québec, travail accompli avec la collaboration de Jean-Guy Pilon, Jacques Godbout et Gaston Miron.»

## Une causerie

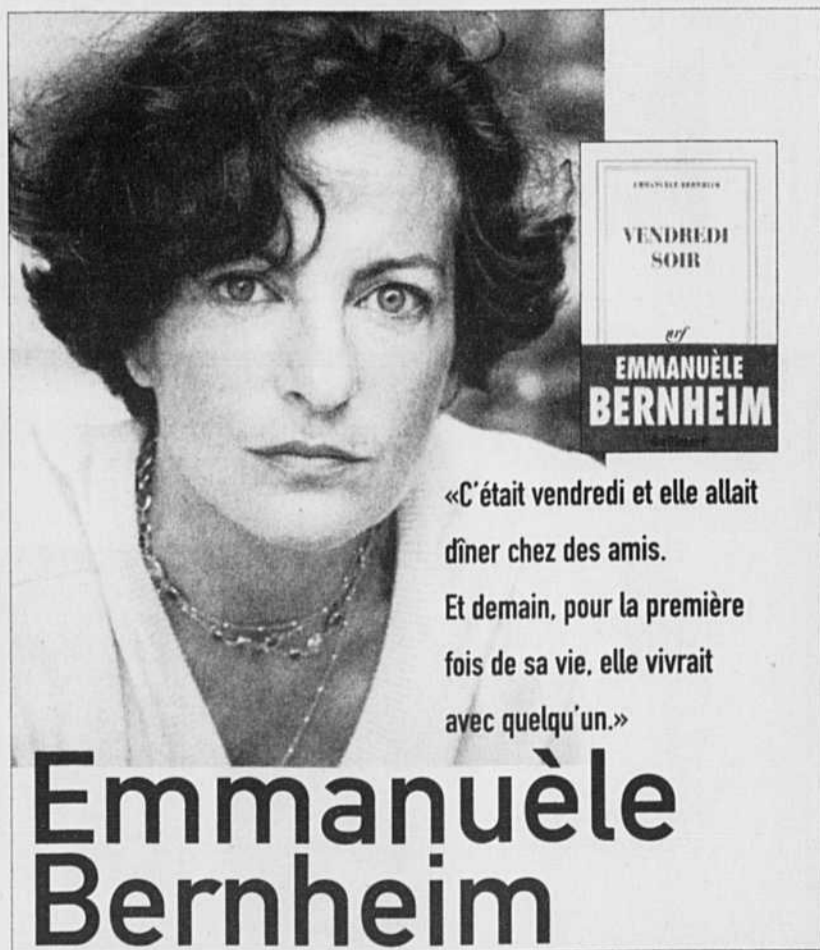
La librairie Olivieri, de Côte-des-Neiges, poursuit son programme de causeries. Mercredi soir prochain, le 1<sup>er</sup> avril, à 18h, Charles Taylor sera l'invité et le seul conférencier de la soirée. L'occasion: le lancement de son livre en début de semaine prochaine par les éditions du Boréal. Les

*Sources du moi*, sous-titré *La Fondation de l'identité moderne*, est la traduction de son ouvrage magistral déjà paru en anglais en 1989. Philosophe, Charles Taylor enseigne à McGill et a longtemps occupé la chaire Chichele de l'université d'Oxford. Pour cette soirée, la réservation est obligatoire (tél.: 739-3639).

Un drôle d'oiseau  
Le Couac

journal satirique en kiosques chaque mois

Dans le numéro d'avril: Victor-Lévy Beaulieu rêve de raser la Perse et nous attendons le p'tit Jésus Charest.



VENDREDI SOIR  
et  
EMMANUELE BERNHEIM

«C'était vendredi et elle allait dîner chez des amis. Et demain, pour la première fois de sa vie, elle vivrait avec quelqu'un.»

## Emmanuèle Bernheim

sera chez nous du 25 au 31 mars 1998.

Venez la rencontrer :

au Salon du livre de l'Outaouais. (Hull)

le samedi 28 mars de 16h00 à 17h00

et le dimanche 29 mars de 12h00 à 13h00

## Chat sauvage

Jacques Poulin



«On entre dans ce roman à pas feutrés, comme ses félins adorés. [...] Jacques Poulin semble [y] avoir mis le meilleur de tous ses livres.»

Raymond Bertin, *Voir*

«La poésie comme si de rien n'était. Ce pourrait être une définition de l'art de Poulin.»

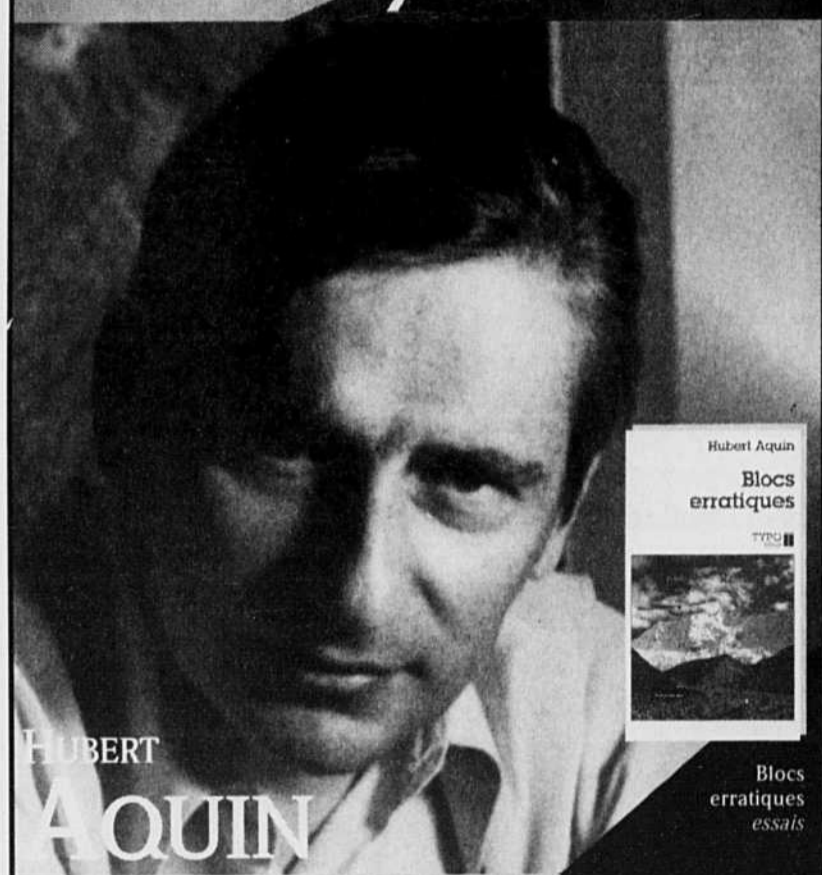
Chrisian Rioux, *Le Devoir*

«Jacques Poulin a créé une fois encore un univers très dense, où les passions l'emportent sur tout le reste, ambitions ou rivalités.»

Réginald Martel, *La Presse*

LEMÉAC / ACTES SUD

## Les meilleurs auteurs québécois

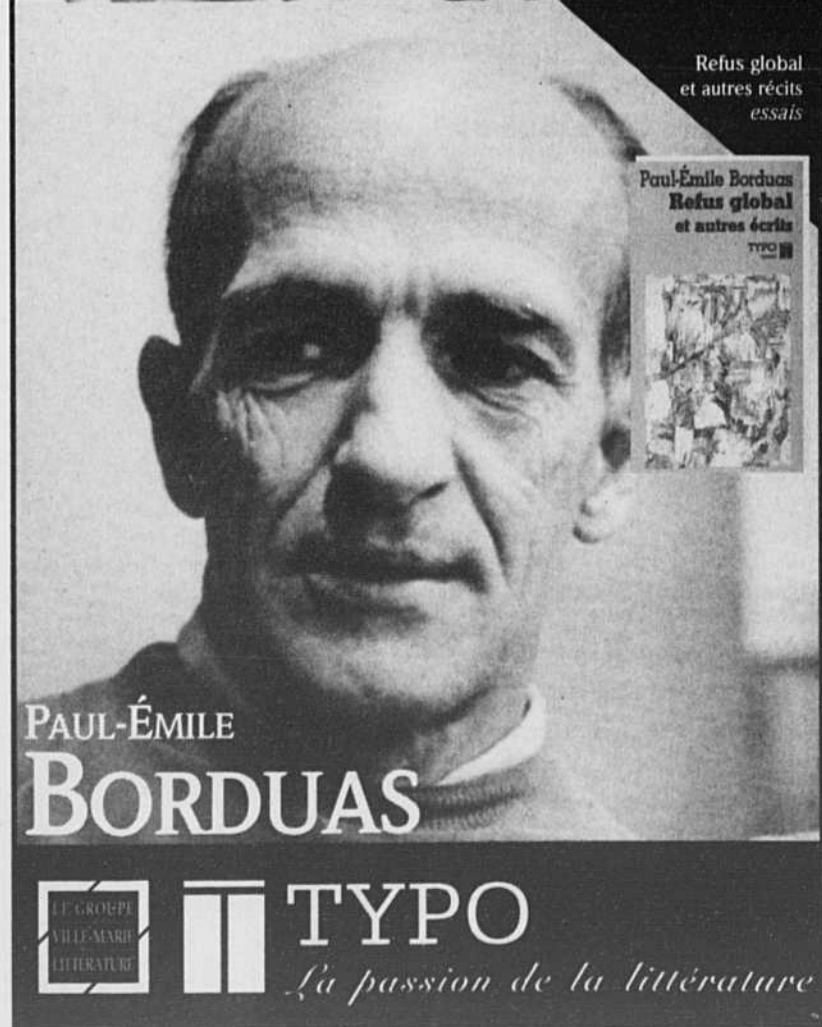


Hubert Aquin  
Blocs erratiques  
TYPO

Blocs erratiques  
essais

Refus global  
et autres récits  
essais

Paul-Émile Borduas  
Refus global  
et autres écrits  
TYPO



PAUL-ÉMILE BORDUAS



TYPO

La passion de la littérature

# LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## La Chine de Mao au quotidien

Vivre les derniers jours de la Révolution culturelle

LE VENDEUR DE SANG

Yu Hua  
Traduction du chinois  
par Nadine Perront  
Actes Sud  
Arles, 1997, 286 pages

NAÏM KATTAN

Né en 1960, le romancier Yu Hua ne connaît que la Chine de Mao, celle de la Révolution culturelle et de sa dénonciation. Son précédent roman, *Vivre*, fut porté à l'écran et primé au Festival de Cannes en 1994.

*Le Vendeur de sang* retrace la vie de Xu Sanguan, ouvrier dans une filature. Il se marie, a trois fils, et sa vie n'est qu'une suite de malheurs, de coups d'un destin auquel il se résigne sans chercher à le comprendre. Chaque fois qu'il est frappé par une catastrophe, il se rend à l'hôpital et vend deux bols de son sang. Les catastrophes se succèdent.

Son aîné, qui porte le nom de Premier Plaisir, ne lui ressemble pas. Avant de l'épouser, sa femme a eu une aventure d'un soir avec un autre et, par conséquent, son fils ne serait pas de lui. Il l'élève, et quand il l'envoie chez son présumé vrai père, celui-ci le chasse. Dans une bagarre, l'adolescent assomme un voisin, lui fracasse la tête. Ce dernier est amené à l'hôpital et Xu Sanguan doit payer pour les soins qu'il reçoit. Pour ce faire, il n'a d'autre choix que de vendre son sang.

Les bouleversements politiques accablent son personnage mais Yu Hua ne les évoque qu'indirectement, en filigrane. La femme de Xu Sanguan est dénoncée anonymement comme prostituée et les adolescents qui mènent la Révolution culturelle viennent la chercher. Ils l'obligent à se tenir debout, pendant des semaines, sur une estrade au centre du village, portant un écriteau qui la désigne comme une prostituée repentante. Son mari lui porte à manger et, à son retour le soir, frotte ses pieds endoloris.

Un jour, un militant zélé ordonne à Xu Sanguan de tenir des séances d'autocritique à la maison, en famille. Celui-ci réunit ses trois fils, de jeunes adolescents, en séance formelle, afin de condamner leur mère. Mais dès

que, pressés par lui, ils consentent à le faire, il les fait taire en leur rappelant le respect qu'ils lui doivent. La famille traverse péniblement les années de famine et, ensuite, celles où les jeunes gens sont envoyés à la campagne pour fins de rééducation.

Telle une fable

L'auteur raconte les événements tragiques, sans commentaire, avec une grande économie de moyens. Telle une fable. Le résultat n'en est que plus puissant. Les villageois de la Chine profonde traversent les soubresauts de la politique comme s'il s'agissait de calamités naturelles, inexplicables et face auxquelles ils n'ont d'autre choix que la résignation.

L'écriture de Yu Hua est tellement dépouillée qu'on se croit plongé dans un univers kafkaïen. Au delà de l'absurde, l'amour perce, celui que se vouent l'homme, la femme et les enfants, qu'ils n'expriment que par des gestes, au delà des mots qui sont, de toute façon, dévalorisés par les slogans. Ainsi, pour rejoindre Premier Plaisir, le fils qui n'est pas de lui mais qui est son préféré, qui se trouve en

traitement dans un hôpital à Shanghai, Xu Sanguan entreprend un voyage de 15 jours, s'arrêtant plusieurs fois en chemin pour vendre son sang afin de payer les soins qu'il reçoit.

Évitant en même temps le misérabilisme et la sentimentalité, Yu Hua atteint une puissance de dénonciation d'un passé dont on commence à mesurer la tragique absurdité. Il ne mentionne la fin de cette Révolution culturelle, encore une fois, qu'en filigrane. Les enfants ont grandi, et le père, qui voudrait vendre son sang pour lui-même, pour avoir les moyens d'aller au restaurant et de manger à sa faim, est, à nouveau, humilié. Le nouveau préposé à l'hôpital le traite de vieux dont le sang ne peut plus servir. Or, pour la première fois de sa vie, sa femme et ses enfants lui offrent un repas au restaurant pour lequel il n'a pas à payer de son sang. C'est ainsi qu'on devine que la situation a changé et aussi que la vieillesse, cette inexorable dégradation, commande aussi le respect.



J'enfoncé jusqu'aux genoux dans la neige. Je voulais me rendre au petit lac, mais les arcs des arbres tombés, comme des collets surdimensionnés, m'attrapent les jambes à tout moment et je m'épale de tout mon long sur la glace. Le chien me devance, se faufile sous les arceaux des trembles et des bouleaux, le ventre à ras de neige, et gagne l'éclaircie entre les pins. Bientôt à bout de force, je m'assieds sur une souche et reprends tranquillement mon souffle.

Un rayon de soleil traverse la nuée d'ouate des nuages et tombe sur moi, comme ces faisceaux de lumière divine qui chutent, en oblique, sur les saints des images pieuses. Ebloui, je lève la tête, mais rien d'autre ne m'est révélé que nos arbres brisés, avec leurs chicots recouverts de neige. Au même moment, le chien se met à japper et je me retourne vivement: une silhouette se détache de l'ombre d'un orme mort-debout et s'avance vers moi, le chien sur ses talons. Un chasseur égaré? Mon voisin qui cherche son chien? François Paradis qui se décide enfin à sortir du bois, après cent ans d'errance et de braconnage?

— «Un œil exercé ne peut se méprendre absolument!»

Gustave! J'aurais dû m'en douter. Mes découragements l'inquiètent. Il n'aime pas me laisser seul avec mes idées noires et mon désir de tout planter là pour m'endormir sur la neige. Mais où diable a-t-il déniché cette grosse pelisse de chat sauvage, qui lui donne l'air d'un lumberjack de chantier?

— «Ton texte sur tes arbres morts m'a touché, tu sais. Tu as enfin compris qu'il faut toujours peindre, émouvoir, jamais déclamer.»

— Ouais... Seulement, je ne suis pas plus avancé. T'as vu ça?

Je fais un grand geste des deux bras pour lui montrer la forêt décimée, les branches arrachées, les têtes de bouleaux enfoncées dans la glace. Il me fait alors un oui très lent, très cérémonieux, de la tête, et vient s'asseoir à côté de moi sur la bûche, qui craque sous son poids. Alors il fait mine de s'éventer le derrière et éclate de son gros rire maboule. Je ris à mon tour et le chien jappe, se tord le fessier, les oreilles dressées, la queue raide. Je n'ai jamais compris pourquoi le chien se méfie tant de Gustave. Peut-être parce qu'il sent le cigare, le vin amer et aussi quelque chose de très ancien, de méconnaissable, l'effluve rance du sa-

lon de Croisset, une odeur de vieux livres et d'encre caustique. A moins que ce soit le rire excessif, violent, presque cruel de mon ami qui lui tape sur les nerfs?

L'or sur le fumier

— «Tu sais comme moi que "la poésie, comme le soleil, met l'or sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas". C'est facile à dire, mon cher. Pense à toutes ces journées que j'aurai à vivre avec ce carnage!

— «Quelle chose de plus subtil qu'une nuée et de plus consistant qu'une cuirasse doit envelopper ces natures qu'un rien déchire et qui vibrent de toute leur longueur au moindre frottement...»

— Qu'est-ce que tu veux dire?



Robert Lalonde

— Je te parle de toi, de moi, de nous, de tous ceux qui "ne peuvent respirer l'existence qu'à travers la phrase..." Je te parle de notre fragilité, qui est notre force. Toi et moi, qu'on le veuille ou non, on est comme les arbres: "On porte vingt ans une passion sommeillante qui n'agit qu'un seul jour et meurt..."

— T'es encourageant sur un temps rare!

— Qu'est-ce que c'est que ça, encore, un temps rare?

— Un temps rare, un joli temps... Ça veut dire que t'es remontant pas pour rire!

Et il rit, comme de raison, il hennit, il s'en donne à cœur joie, se moque de mon patois désopilant et, du même coup, de ma désespérance. Curieusement, son «hénorme» joie me fait du bien, même si elle fait japper le chien à fendre l'âme. Pour tâcher de le faire taire, Gustave prend sa grosse voix pour déclarer au chien:

— «Ce qui m'est naturel à moi, c'est le non-naturel pour les autres, le fantastique, la hurlade métaphysique, mythologique!»

Impressionné, le chien se ferme la trappe, penche la tête de côté et finit par se coucher à ses pieds, penaud, docile. Gustave empoigne à deux mains sa fourrure et le chien couine de plaisir. On commence par rager, puis on se laisse caresser, les quatre fers en l'air, c'est bien connu. Je profite de l'accalmie pour avouer à mon ami:

— Je suis plutôt au bout de mon rouleau, tu sais...

— "Il y a de cruels moments où le fil casse, où la bobine semble dévidée..."

— À qui le dis-tu!

— Alors, il est temps que tu relises Shakespeare!

— Hein? Qu'est-ce que Shakespeare

vient faire dans ma forêt désenchantée, veux-tu me dire?

— Ce bougre-là vous rend "plus grand, plus intelligent, plus pur... Or n'est plus homme, on est œil. Des horizons nouveaux surgissent, les perspectives se prolongent à l'infini. On ne pense pas que l'on a vécu aussi dans ces cabanes qu'on distingue à peine, que l'on a bu à tous ces fleuves qui ont l'air plus petits que des ruisseaux, que l'on s'est agité dans cette fourmière et que l'on en fait partie..."

— Peut-être... Mais tu n'en as pas assez, des fois, de recommencer, toujours recommencer... ?

— "Il me serait parfois bien agréable de dire ce que je pense et de soulager le sieur Gustave par des phrases. Mais quelle est l'importance dudit sieur?" Sors de toi-même un peu, artiste!

Le perroquet

Il me tape dans le dos à me décrocher les omoplates. Puis il s'arrête et me dévisage avec deux yeux infiniment tristes et miséricordieux. Je me détourne pour ne pas lui montrer qu'il me donne envie de pleurer. Je l'entends soupirer, puis doucement siffloter entre ses dents.

— Tu sais, depuis un mois, j'ai sur ma table un perroquet empaillé, afin de peindre d'après la nature. Sa présence commence à me fatiguer. N'importe! je le garde afin de m'emplir l'âme de perroquet!

Je me retourne et lui souris. Il hausse les épaules et soudain se lève, repoussant le chien d'un coup de botte. Je le regarde faire les cent pas entre deux de mes arbres déchiquetés. On dirait qu'il cherche quelque chose dans la neige et le chien l'imite, son museau au ras de la glace. Et voilà que Gustave se penche, allonge le bras et attrape une patte de chevreuil gelée qui gisait sous une épaisse couche de neige. Le chien gémit et saute pour mordre dans la chair dépenaillée. Gustave fait alors un large moulinet du bras et lance la patte au fond du champ. Aussitôt le chien déguerpit en poussant un feulement de roue. Gustave s'appuie au tronc d'un pin et me grimace un drôle de sourire, mi-fier, mi-désolé.

— Ton chien n'aime pas les revenants, on dirait.

— Au contraire, je crois que tu l'enthousiasmes sur un temps rare!

— Encore le "temps rare"! Décidément, tu y tiens!

Il rit dans sa moustache et s'éloigne en direction des bouleaux. Son grand corps, sous le pont d'un arbre plié: on dirait une statue sous un dais chétif, tout chantourné de glace, comme une parure ouvrière.

— «Qui nous dit que notre jugement humain soit infaillible, que notre sentiment ne nous abuse pas?... Il faut, si l'on veut vivre, renoncer à avoir une idée nette de quoi que ce soit...»

— Tu t'en vas? Déjà?

— Tu as à travailler, non?

— Non. Oui. Peut-être. Je ne sais pas...

— Allons, allons, un peu de courage! "Tout cède et tout pète à la fin, devant les obstinations suivies!"

Il prend tout à coup son élan et saute dans l'ombre de l'orme, comme dans une crevasse béante. Je l'entends rire dans sa chute et hurler:

— «Envoie faire foutre tout, tout et toi-même avec!»

Le chien revient près de moi, son os dans la gueule, la queue battante. Pourquoi donc ai-je l'impression que c'est moi, à présent, qu'il dévisage comme un fantôme, les oreilles dressées et la tête penchée?

PRÉFACE À LA VIE D'ÉCRIVAIN

Correspondance  
Gustave Flaubert  
Le Seuil, Paris, 1963

Salon du livre de l'Outaouais

## Moments de paroles

Tables rondes, rencontres et renseignements pour les derniers jours de la 19<sup>e</sup> édition

LE DEVOIR

Le Salon du livre de l'Outaouais au Palais des congrès de Hull, 200, promenade du Portage, samedi, de 10h à 22h, et dimanche, de 10h à 17h. Les droits d'entrée sont toujours de 6 \$ pour les adultes et de 3 \$ pour les enfants, et permettent d'obtenir des coupons-rabais d'une valeur équivalente, valides chez les libraires participants.

Sur les scènes installées, la Place Yves-Thériault (PYT) et le Salon des lettres (SDL), l'animation se poursuit. Rencontres d'écrivains, d'une durée de 15 minutes, et tables rondes s'y poursuivent tout le week-end.

Samedi 28 mars

**Tables rondes**  
12h: (SDL) La préparation au travail d'écriture et la recherche approfondie. Laurent Laplante et Bernard Assiniwi (Vents d'Ouest) Arlette Cousture (Libre Expression) Madeleine Gagnon (VLB éditeur) Jacques Gauthier (Anne Sigier) Elisabeth Vonarburg (Alire)

14h: (Salle La Désert B) Religion et médias Solange Lefebvre et Pierre Bergeron (Journal Le Droit) Pierre Maisonneuve (Novalis) Guy Marchessault (Novalis) Monseigneur Roger Ebacher

18h: (PYT) L'homosexualité dans la littérature québécoise Jean Fugère et Germaine Beaulieu (Écrits des Forges)

Marie Gagnon (VLB éditeur) Pierre Samson (Les Herbes rouges) Paul-François Sylvestre (L'Interligne)

Les rencontres

11h: (SDL) Marie Cadieux et Marisol Sarrazin (La Courte Échelle) Michel Laviolette (Vents d'Ouest) Jean-Louis Grosmaire (Vermillon) Roger Levac (Prise de parole)

13h: (PYT) Dessins en direct Jacques Laurin et Line Arseneault (Mille-Îles) Dany (Lombard et PT Éditeur) Raymond Parent (Mille-Îles) Christian Quesnel (Vermillon) Paul Roux (Mille-Îles)

15h: (SDL) Jean Fugère et Suzanne Jacob (Boréal) Bernard Assiniwi (Leméac) Emmanuelle Bernheim (Gallimard) Arlette Cousture (Libre Expression)

16h: (SDL) Jean Fugère et Pierre Bernier (Écrits des Hautes-Terres) Michel Brûlé (Les Intouchables) Laurent Laplante (Médiapaul) Madeleine Gagnon (VLB éditeur)

20h30: (SDL) Laurent Laplante et Katherine Pancol (Fayard) Suzanne Jacob (Boréal) Andrée Lacelle (Vermillon) Yves Berger (Grasset)

Dimanche 29 mars

**Table ronde**  
15h: (SDL) Les nouvelles technologies Manon Raiche et Pierre Bélanger, Université d'Ottawa François Desjardins, Université d'Ottawa Thierry Pauchant, Hautes Études commerciales

Les rencontres

10h: (PYT) Françoise Guénette et Marie-Josée L'Hérault (Prix littéraire Jacques-Poirier - Outaouais) Michel-Rémi Lafond (Vents d'Ouest) Madeleine Ouellette-Michalska (Québec/Amérique) Daniel Poliquin (Boréal)

11h: (PYT) Françoise Guénette et Serge Bouchard (Boréal) Laurent Laplante (L'Hexagone) Denis Monette (Logiques) Katherine Pancol (Fayard)

12h: (SDL) Marie Cadieux et Henri Bergeron (des Plaines) Claudine Bertrand (revue *Arcade*) Claude Jasmin (Lancôt éditeur)

13h: (SDL) Laurent Laplante et Daniel Poliquin (Boréal) Henri Lamoureux (VLB éditeur) Alain Beaulieu (Québec/Amérique) Abba Farhoud (L'Hexagone)

14h: (PYT) Laurent Laplante et Jean Charlebois (L'Hexagone) Raoul Duguay (Trois-Pistoles) Raymond Lévesque (Lancôt éditeur) Michel Chartrand (Lancôt éditeur)

Bon salon!

**Achetons** Vos livres, petite ou grande collection. Payons le bon prix. Argent comptant.

**Vendons** Bande dessinées Livres d'art et 20 000 autres titres à moitié prix ou mieux. Qualité et choix

**SERVICE À DOMICILE**  
4075, rue St-Denis (angle Duluth) Montréal (514) 288-5567

**BOUQUINERIE SAINT-DENIS**

**NOROÏT**  
C.P. 156, succ. De Lorimier, Montréal (Québec) H2H 2N6  
Téléphone et télécopie : (514) 563-1644

**Nouveautés**

Martine Audet, *Doublures* 12\$  
Yong Chung, *La langue oubliée* 12\$  
Hugues Corriveau, *Le livre du frère* 12\$  
Bertrand Laverdure, *La maison* 12\$  
Clarisse Tremblay, *Brisants* 12\$

**DISQUE COMPACT POÉSIE / MUSIQUE**  
*Autour du temps*, Anthologie de 15 auteurs-es  
José Acquelin, Geneviève Amyot, Paul Bélanger, Claudine Bertrand, Nicole Brossard, Paul Chamberland, François Charron, Denise Desautels, Hélène Dorion, Louise Dupré, Madeleine Gagnon, Suzanne Jacob, Fernand Ouellette, Yves Préfontaine, Jean Royer

Lus par les auteurs-es  
Musique de **Violaine Corradi**  
Livre 12,95\$ - Disque compact 16,95\$ - L'ensemble 25,95\$

Collection *Les grandes entrevues Pierre Maisonneuve*

**Jean-Claude Turcotte**  
19,95 \$

**René Dupéré**  
À l'abri du cadre rigide d'une émission de télévision, Pierre Maisonneuve rencontre des hommes et des femmes d'action et de réflexion. Avec lui, nous découvrons leurs valeurs profondes, leur inspiration, la source de leur engagement.  
19,95 \$

**NOVALIS**

**NOUVEAUTÉS**

MÉDIASPAUL

**COURAGES D'ÉVANGILE**  
Jules Beaulac  
256 p. - 19,95 \$  
Voici des portraits, des pensées, des témoignages et des réflexions qui, de cent manières, illustrent quelques facettes du courage évangélique.

**ÉVOLUTION ET CRÉATION - tome 1**  
SENS OU NON-SENS DE L'HOMME DANS LA NATURE?  
Gustave Martelet  
328 p. - 22,95 \$  
Les rapports de la science et de la foi prennent un relief tout nouveau lorsqu'on les envisage sous l'angle de l'évolution et de la création.

**ÉCHOS DES MURS DE MONTRÉAL**  
LA PAROLE EST À MOI!  
Aldina da Silva  
36 p. - 9,95 \$  
L'auteure jette un regard sur les graffitis à caractère existentiel et social qui ornent les murs de Montréal. Pourquoi écrit-on de pareilles phrases? Que nous révèlent-elles de la société et de leurs auteurs?

**DIEU PARLE SANS CESSER...**  
Jean-Jacques Gareau  
104 p. - 8,95 \$  
Chaque événement, chaque personne est une «parabole» de l'amour de Dieu. Ce livre fourmille d'exemples qui devraient nous aider à reconnaître Dieu partout.

En vente chez votre libraire

LIVRES  
LE FEUILLETON

# Mouvements infinis

## LA CONVERSATION

Lorette Nobécourt  
Grasset, Paris, 1998, 210 pages

« **S**e taire Anna, ne pourrions-nous aussi nous taire? Longtemps, se taire dans la nuit et rouler vitres remontées en glissant dans le noir. Avec Bach peut-être, oui ce serait juste et bien, les suites pour violoncelle. Sans pleurer. » Ce silence tant souhaité en traversant la nuit, sa propre nuit, n'est qu'un horizon sans cesse repoussé de ce que nous propose Lorette Nobécourt dans ce roman haletant, désarticulé, mauve, bruisant et fantasmagique, *La Conversation*. (A Bach j'aurais pour ma part préféré *How Fortunate the Man with None* de Dead Can Dance, joué et rejoué; car si Bach dans ses suites pour violoncelle peut évoquer les pouvoirs de la solitude à travers une sorte de grandiose soliloque, c'est surtout la clarté du matin, la puissance du jour qui aurait vaincu la nuit à travers les formes parfaitement maîtrisées de l'intelligence et de l'affect qui m'apparaît). Mais il fait nuit dans le roman de Nobécourt.

Nuit, et whiskeys, et souvenirs afolés, et paroles impromptues, et coups de canif dans le tissu noir de la vie-songe, avec le «visage comme un bas filé». C'est une purge, un grand coup de couteau dans la nuit des corps enveloppés de silence, comme seules peut-être peuvent le rendre celles-là qui, ficelées à leur corps, n'ont pas cette «légereté des hommes qu'aucun cordon ne relie à

aucun corps, et qui dans cette possibilité de mouvements infinis, ont une liberté vertigineuse, et peut-être terrifiante.» Les femmes. Il y a en effet du corps chez Nobécourt. Ça croule de corps, de fibres, de sang, de souffle, de désir et, parfois aussi de cette lucidité des mélancoliques. «D'où me vient que je vois si précisément ce que l'on ne devrait jamais voir, ce qui est en train de m'ôter à tout jamais toute légèreté insouciante, toute disponibilité aux simples événements de la vie [...] d'où me vient que les choses les plus simples, le sourire de mon enfant, la beauté du ciel sont désormais empreintes d'une tristesse inconsolable...»

Cette tristesse inconsolable (ou cette mélancolie), on la voit poindre sous d'autres phrases, plus éloquentes encore, qui disent l'impossibilité absolue de jouer du présent ou de le concevoir autrement que comme une sorte de futur antérieur, par l'effet d'une anticipation qui annihile toute durée, tout repère temporel. «Vous me manquerez un jour, je m'en souviens déjà», «toutes ces fois où j'ai fait l'amour en souvenir du temps où je serai vieille», dit-elle à son interlocutrice, Anna, dont nous n'entendons jamais une seule parole prononcée. Conversation ou soliloque? Anna, c'est un peu la chambre vide de la séance analytique, ce corps en creux où l'analysant se moule et se démoule au fil des jours pour y trouver son sens et sa voix.

## Changer la vie

«On se trompe de vie à vouloir être quelqu'un, je vous le dis.» Irène, la narratrice, en sait quelque chose, elle qui a eu un enfant parce qu'on n'existe pas socialement si l'on n'en a pas, qu'il faut bien s'occuper d'autre chose que de sa peau. «La mère en moi deviendra folle, cette mère qui est la fille de l'enfant que j'étais, comprenez-vous?» Elle déteste les «ventres autoritaires» de ces femmes qu'elle croise certains jours au square. Elle n'aime pas leur assurance hautaine, ni leur vie rangée et sûre de soi, encore moins qu'elles aient tué l'enfant en elles. En fait, elle qui est obsédée par la vie, le vivant, n'aime pas la société.

N'est-elle pas née, comme l'auteure, en 1968, année de la grande révolution étudiante («Mais qu'est-elle devenue?»)? N'a-t-elle pas cru, elle aussi, à ces si jolies phrases qu'on scandait alors dans la rue, ces phrases si pleines d'espoir sur l'avenir de la société et de l'Homme, ces phrases qui ne peuvent malheureusement plus rien aujourd'hui qu'il faut «dire les choses toutes nues»? Ce n'est plus le monde que les gens veulent changer, c'est leur propre vie. Certes... mais la vie est-elle autre chose qu'un chaos, ne produit-elle autre chose qu'une sorte de confusion mentale quand elle est sa propre fin? Raconter sa vie, raconter la vie hors de toute règle, de toute société, de tout horizon commun (et donc normatif), cela peut-il conduire à

d'autre chose qu'à reproduire le flux incessant de ce qui nous traverse, nous environne?

Comme pour illustrer cette thèse, Nobécourt reproduit souvent les bribes de conversation glanées ici et là dans les lieux publics (dans le texte, elles sont aussi en italiques). «— Vous voyez, moi je ne pourrais pas vivre dans un intérieur comme le vôtre, il y a trop de meubles, j'ai besoin d'espace. — D'argent, vous avez besoin d'argent, de toujours plus d'argent...» Si cela appuie l'idée selon laquelle c'est dans ces restes, ces éclats de voix, ces échanges impromptus que se définissent les êtres et que ressort leur singularité ou leur désir, cela nous conduit aussi à concevoir le monde comme une vaste chambre à échos ou tout bruit équivalait à tout bruit.

Ce qui sauve heureusement ce récit, c'est le talent de cette écrivaine, l'extrême singularité de sa voix, la formidable énergie qu'elle met à poursuivre jusqu'au bout sa propre nuit, son chant solitaire, à la limite de l'éclatement définitif. Juste pour cette raison, elle mérite notre attention et notre respect.

## Les femmes de la trentaine

Dans un article paru récemment dans l'hebdomadaire *Le Point*, l'écrivain Jacques-Pierre Amette s'est interrogé sur cette soudaine recrudescence en littérature des femmes autour de la trentaine qui se racontent de la tête aux pieds pour dire leur chair, leur corps, leurs tripes, leurs sécrétions, etc. Il parle ici des Marie Darrieussecq, Nina Bou-

raoui, Régine Detambel ou Lorette Nobécourt, pour conclure qu'elles offrent moins des œuvres à lire que, justement, leur corps, le catalogue de leurs sensations, sans souci réel de charpenter leur récit. En bon littéraire, il se demande même si tout cela n'avait pas déjà été anticipé par Rimbaud ou encore le Jean-Marie Le Clézio du *Procès-verbal* ou de *L'Extase matérielle*...

Amette pose là une question très sérieuse que la plupart des critiques littéraires préfèrent généralement éviter parce qu'elle les sort de l'actualité (et des impératifs économiques) pour les projeter dans l'avenir de la littérature, dans le véritable jugement esthétique que l'histoire finit toujours par porter sur les œuvres qui l'ont marquée, après que soient retombées les poussières du temps. Nous sommes en effet tellement convaincus qu'il n'y a plus d'histoire, plus de modèles, plus de jugement critique que nous n'osons nous prononcer, surtout dans le domaine des «formes» et des productions symboliques, comme si tout cela devait de toute façon rejoindre le grand marché libre et y trouver sa «niche» (comme on dit en publicité ou en marketing), quoi qu'on fasse et quoi qu'on veuille.

Et puis... notre civilisation est devenue tellement sentimentale — elle qui couronne *Titanic* comme si c'était le chef-d'œuvre de tous les temps! Non, je n'ai pas vu ce film qui joue la virtualité et les bons sentiments contre la réalité et la cruauté aveugle de notre temps.

denisjp@mlink.net

## MUSIQUE

# Répertoire lyrique

**PUCCHINI**  
André Gauthier  
Le Seuil, coll. «Solfèges»  
Paris, 1961 et 1998, 187 pages

**VERDI**  
Pierre Petit  
Le Seuil, coll. «Solfèges»  
Paris, 1958 et 1998, 189 pages

## FRANÇOIS TOUSIGNANT

La belle collection «Solfèges» propose deux rééditions ce printemps, toutes deux concernant deux piliers italiens du répertoire lyrique: Giuseppe Verdi et Giacomo Puccini. On pense d'abord applaudir à ce que ces petits ouvrages bien iconographiés redevennent aisément possibles. La présentation est encore léchée, la consultation est aisée et le plan des livres on ne peut plus clair, qui suit pas à pas l'évolution d'une renommée par le déploiement de ses réalisations.

Où, tout cela était bel et bien bon il y a quarante ans, avant que la muscologie ne prenne un nouvel essor, que, stimulée par les brèches que furent en leur temps ces textes sur des auteurs italiens, elle ne produise des ouvrages plus développés et documentés. Aujourd'hui, on se fait plus exigeants.

Ce qui amuse dès les premières pages est le ton complètement dépassé. Ces apologues de «compositeurs mal connus en France», sur le goût d'un public qui apparemment se délecte encore d'un répertoire maintenant oublié en grande partie (mettant *Robert le Diable* au rang de *Carmen*), ou encore d'auteurs qui se désolent de la pauvreté bibliographique (alors) accessible.

Cela montre bien le chemin parcouru par la muscologie tant française que produite en d'autres langues et désormais disponible dans la langue de Molière. Sans renier la qualité intrinsèque de ces ouvrages d'introduction ou d'initiation, il eût été nécessaire de faire précéder cette réédition par une préface critique qui orienterait mieux la perspective ou l'optique des auteurs, corrigerait certaines erreurs ou phrases aujourd'hui corrigées par l'avancée des travaux musicologiques. Ainsi, on aurait pu saluer haut et fort ces rééditions; dans l'état, ils pâlissent un peu.

Pourtant, toute une somme d'informations pertinentes, d'illustrations idoines (reproductions, photographies...) et surtout d'exemples musicaux sont accessibles à quiconque a

déjà un tant soit peu tâté du piano. Plus particulièrement, Pierre Petit et son Verdi restent plus généreux dans l'intérêt et l'information, dans l'évaluation des œuvres. André Gauthier, dans son Puccini, tente encore trop de faire «passer» et «comprendre» son sujet qui, trente ans depuis la première édition, se montre souvent décevant dans son ardeur défenderesse.

On peut recommander cela au néophyte amoureux qui veut avoir une vue d'ensemble de ces compositeurs, à l'amateur d'opéra qui désire se préparer à une représentation ou à une écoute à la maison. Cela lui donnera de l'appétit pour en savoir plus et chercher ailleurs un complément qui lui semblera vite essentiel.

On ne trouve pas que du Gallimard, à la librairie Gallimard...

3700 boul. St-Laurent, tél : 499-0072  
www.gallimard-mtl.com

## RENCONTRES

# Olivieri

## Charles Taylor

A l'occasion de la parution du livre *Les Sources du moi* (traduit par Charlotte Melançon), la librairie Olivieri et les Éditions du Boréal vous invitent à une causerie au cours de laquelle Daniel Weinstock s'entretiendra avec le philosophe canadien de renommée internationale, Charles Taylor.

## LES SOURCES DU MOI

La formation de l'identité moderne  
Éditions du Boréal

Il est impossible de saisir toute la richesse et toute la complexité de l'identité moderne sans considérer comment notre conception du moi s'est développée à partir, des images anciennes de l'identité humaine. Cet ambitieux ouvrage tente donc de définir le moi contemporain en décrivant sa genèse. Les sources du moi propose une défense énergique de la modernité et oppose une brillante réplique à ses détracteurs.

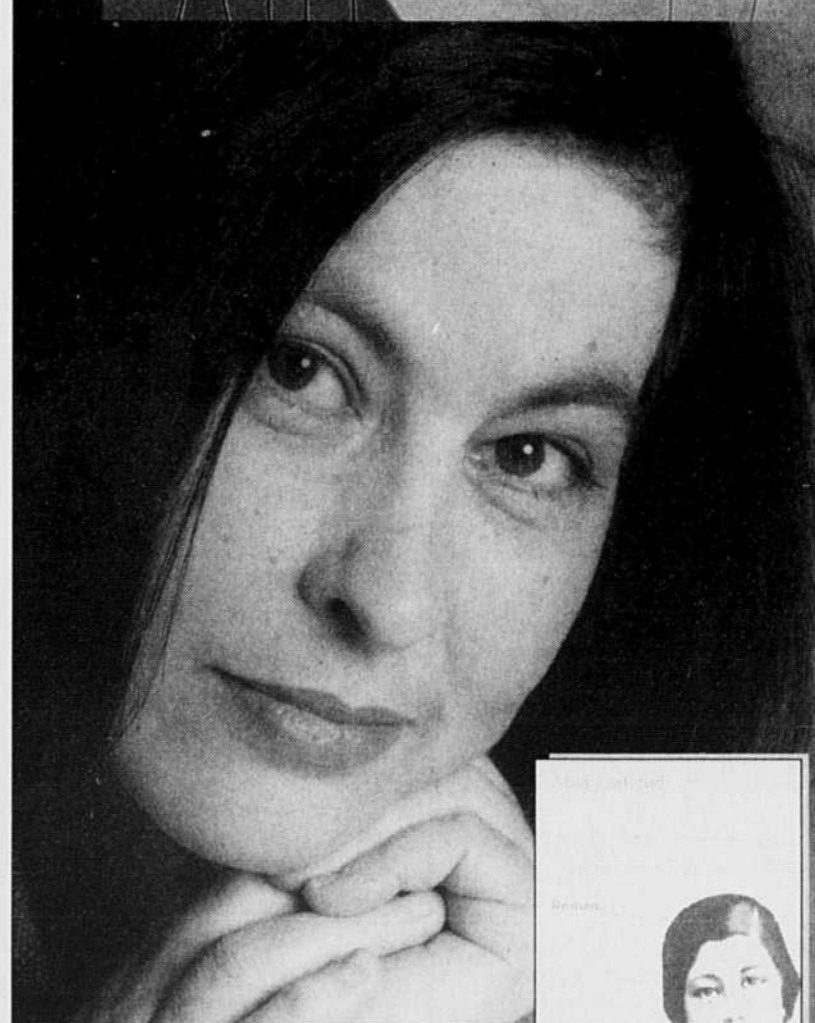
Au cours de cette rencontre il sera question, entre autres, des principaux développements philosophiques qui ont façonné notre conception de la modernité et du sujet au cours de l'histoire.

le mercredi 1<sup>er</sup> avril 1998  
à 18 heures  
à la LIBRAIRIE Olivieri

5200 av. Gatineau  
métro Côte-des-Neiges

Réservation obligatoire  
739-3639  
Prix=5,00\$

# ABLA FARHOUD



roman  
17,95 \$

Un roman réussi. [...] Un nouveau ton dans une écriture immigrante [...] Ce livre nous prend par la main dès la première page et ne nous lâche pas.

Ariane Émond, Radio-Canada

Le livre est plein de fraîcheur et de sagesse.  
Lise Lachance, *Le Soleil*

Le mérite du roman de Farhoud, c'est de donner la voix, sans prêt-à-penser [...], à un personnage émouvant qui nous fait voir de l'intérieur ce que c'est que d'être perdu.

Pascale Navarro, *Voir*

À aucun moment, on ne se laisse distraire par la main qui écrit, comme si elle était le prolongement de Dounia, comme si elle se fondait en elle. Et c'est là que repose le génie de ce roman.

Marie-Paule Villeneuve, *Le Droit*



## L'HEXAGONE

La passion de la littérature

## Les Éditions LOGIQUES

## Nouveautés

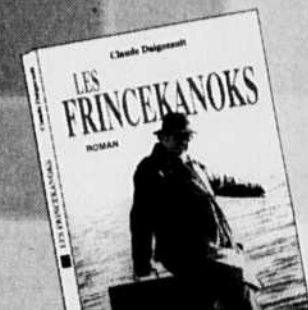


18,95 \$

200 pages

L'enfant qui rêvait d'être un arbre

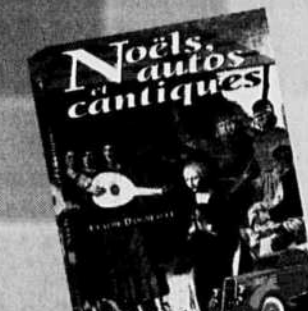
Lisez aussi les trois autres ouvrages de Claude Daigneault, parus aux Éditions LOGIQUES:



18,95 \$

208 pages

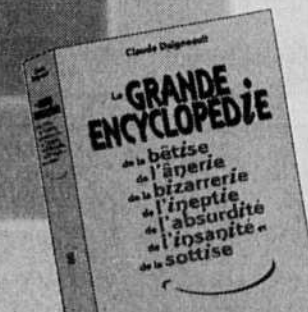
Les Frincekanoks



18,95 \$

192 pages

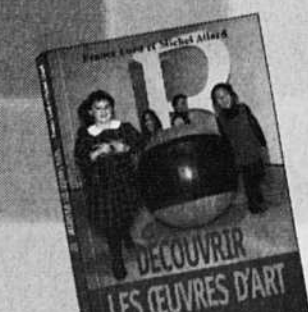
Noël, autos et cantiques



28,95 \$

592 pages

La grande encyclopédie de la bêtise



14,95 \$

128 pages

Découvrir les œuvres d'art  
France Lord et Michel Allard



12,95 \$

112 pages

La magie  
Yannick Lacroix

Distribution exclusive LOGIDISQUE

1225, rue de Conde  
Montréal (Québec) H3K 2E4  
Tél : 933-2225 Fax : 933-2182  
logique@cam.org  
http://www.logique.com

112 pages couleur, 29,95\$  
en vente chez votre libraire

Les 400 coups

## LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

## Économisme iconoclaste

LA MONDIALISATION N'EST PAS COUPABLE

Vertus et limites du libre échange

Paul R. Krugman  
La Découverte  
Paris, 1998, 219 pagesROBERT DUTRISAC  
LE DEVOIR

La mondialisation vous inquiète? Vous êtes persuadé que la concurrence des pays émergents ou se pratiquent des salaires dérisoires exerce une irrésistible pression sur les économies développées, réduites au chômage et à la stagnation? Vous croyez que les États, comme les entreprises, sont engagés, sur les marchés mondiaux, dans une compétition sauvage qui fera des perdants? Eh bien, vous êtes dans les patates (heureusement!) et vous avez succombé à «l'internationalisme pop».

Paul Krugman est un économiste américain formé au Massachusetts Institute of Technology (MIT) et qui enseigne aujourd'hui à l'université Stanford. Théoricien en commerce international, Krugman a décidé de prendre la plume pour vulgariser le savoir économique bafoué par les «idées reçues» que véhiculent allégrement les chefs d'entreprise, la classe politique, certains journalistes et d'autres économistes, auteurs de livres à succès.

Son ouvrage *La mondialisation n'est pas coupable*, qui est paru en américain sous le titre de *Pop Internationalism* en 1996, est en fait un recueil d'articles publiés pour la plupart entre 1993 et 1994 dans diverses revues américaines dont *Foreign Affairs* et la *Harvard Business Review*.

D'entrée de jeu, Krugman, dont on dit qu'il est l'un des plus brillants économistes de sa génération — il est né

en 1954 —, relate sa «révélation». Elle lui est venue en écoutant John Sculley, l'ancien président d'Apple, qui passa à l'époque pour un visionnaire de la technologie de pointe. Dans un discours à Little Rock devant un auditoire où figurait le président Bill Clinton, Sculley décrivait un monde dans lequel les États sont engagés dans une compétition sauvage, une compétition à somme nulle, selon les termes du best-seller de Lester Thurow, *Head to Head*. Cette conception de l'économie mondiale, menaçante et terrible, darwinienne en quelque sorte, on la retrouve encore aujourd'hui dans des magazines destinés à une clientèle sophistiquée comme *The Atlantic Monthly*. Elle est reprise par *Le Monde diplomatique* et le Groupe de Lisbonne. «Il m'apparaissait que Sculley ne savait pas de quoi il parlait», rappelle-t-il.

## Compétitivité

Mais ce qui fut sa révélation, c'est de constater que l'auditoire de décideurs réunis à Little Rock buvaient ces paroles sans broncher, manifestement d'accord avec cette vision du monde. «La rhétorique de la compétitivité, la thèse selon laquelle, pour reprendre les termes du président Clinton, chaque État est "comme une grande entreprise en compétition sur le marché mondial", est devenue dominante parmi les leaders d'opinion du monde entier», écrit-il. Il ne leur viendrait pas à l'idée que puisse être remis en question le postulat qui dit que les États-Unis et le Japon sont en concurrence, exactement de la même façon que Coca-Cola l'est avec Pepsi, et que perdre «la course au XXI<sup>e</sup> siècle» aurait de graves conséquences pour les nations développées.

Or, souligne Krugman, «l'idée selon laquelle l'avenir économique d'un pays dépend en grande partie de sa réussite sur les marchés mondiaux est une hypothèse et non pas une évidence: et dans la

pratique, empiriquement, cette hypothèse est simplement fautive».

Il y a deux ans, à la Conférence de Montréal qui portait sur la mondialisation et la compétitivité, Paul Krugman avait livré son message iconoclaste devant d'éminents dirigeants d'entreprises canadiennes, incrédules et médusés: les pays occidentaux n'ont rien à craindre de la concurrence des pays émergents d'Asie, d'Amérique du Sud ou d'ailleurs.

Pourquoi? Tout d'abord, c'est une question d'ordre de grandeur: le monde n'est pas si interdépendant qu'il n'y paraît. En 1990, les pays industriels avancés ne dépensaient que 1,2 % de leur PIB en importations de produits manufacturés provenant des pays émergents. Et aux États-Unis, les exportations ne représentent que 10 % de l'économie. Au Canada, si on exclut les États-Unis en raison de l'intégration des deux économies frontalières, la situation est la même, peut-on ajouter.

## Les pays à bas salaires

L'idée très répandue selon laquelle les pays à bas salaires peuvent aujourd'hui attirer le capital et la technologie du monde avancé et obtenir ainsi une productivité proche de celle des pays occidentaux, tout en payant des salaires moindres, semble tout à fait raisonnable. «Cela n'est-il pas très convaincant? Il n'y a qu'un problème: cette vision du monde n'a, littéralement, aucun sens», écrit Paul Krugman.

Les pays asiatiques ou latino-américains ne peuvent pas afficher d'énormes excédents commerciaux si les investissements étrangers affluent; c'est une question comptable, de l'économie 101 rigoureusement irréutable. La vérité, rappelle Krugman, c'est que les taux de salaires dans les pays émergents vont progresser en même temps que le niveau moyen de la productivité. Ces pays connaîtront en fait des déficits chroniques de leur balance des paiements et seront soumis à la pression des milieux financiers en raison de ce déséquilibre. Exemple: le Mexique.

Le miracle économique asiatique est un mythe. Les forts taux de croissance que connaissent certains pays de l'Asie — croissance considérablement ralentie depuis que Krugman a écrit ses articles — tiennent d'une mobilisation des ressources vers l'investissement productif. Ils acceptent de remettre à plus tard la satisfaction des besoins présents afin d'engranger des bénéfices futurs en construisant des usines.

Les taux de croissance de 7 %, 8 % ou 10 % par année s'expliquent par l'accroissement des facteurs de production. Mais l'important pour augmenter le revenu national de façon durable, c'est d'augmenter la production par unité de ces facteurs de production. Krugman rappelle que l'Amérique s'alarmait dans les années 50 et 60 des taux de croissance considérables qu'affichait l'Union soviétique. On a vu la suite: plus on ajoute d'usines, plus on produit, mais ce qui importe en définitive, c'est l'efficacité.

Ce sont avant tout des facteurs internes qui influencent la richesse d'une nation: les progrès technologiques et l'éducation, souligne l'auteur. L'obsession de la compétitivité occulte les vrais problèmes. «Un gouvernement marié à l'idéologie de la compétitivité a aussi peu de chances de faire une bonne politique économique qu'un gouvernement engagé aux côtés des créationnistes n'en a de faire une bonne politique scientifique», fait valoir Paul Krugman.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Un si beau naufrage

Un récit de mer hallucinant, terrible

HAPPY BIRTHDAY SARA

Yann Queffélec  
Grasset, Paris, 1997, 201 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

La mer est un théâtre aux mille drames, hors de toute logique et sans commune mesure. Fort de l'attente qu'il suscite, ce monde des phénomènes inexplicables et des visions irrationnelles nourrit des légendes où les vaisseaux fantômes et les équipages rebelles rivalisent d'ingéniosité pour mieux tromper les témoins qui les croisent. La mer, chatoyante sous le soleil mais sinistre aux lendemains d'un naufrage, cache toujours son jeu. Entre les forces naturelles qui la déchangent et celles, très humaines mais non moins imprévues, qui font courir aux embarcations les pires risques, l'océan regorge de forces mauvaises et mystérieuses, dont on ne peut prétendre qu'elles résident seulement dans l'imagination des romanciers.

Qui a oublié le naufrage de l'*Estonia*, le 28 septembre 1994, qui sombra dans les eaux froides de la Baltique, entre Tallin et Stockholm? Arvo Andresson, capitaine expérimenté de l'énorme ferry, était un habitué de la traversée. Pourtant, au cours de ce voyage de routine, plus de mille personnes trouvèrent la mort, lorsque les portes étanches cédèrent, laissant les vagues envahir la cale. Les règles de sécurité avaient-elles été respectées? L'équipage portait-il une responsabilité?

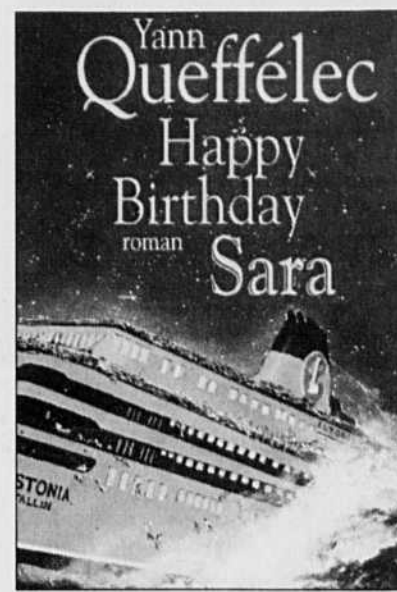
Yann Queffélec plonge sous l'eau, par l'intermédiaire de Sara, fille fictive d'un capitaine et serveuse occasionnelle sur l'*Estonia*, pour faire son enquête.

L'*Estonia* était un navire de luxe, «un immense gâteau blanc couvert de lumières», équipé de cinémas, de bars et de restaurants, d'un casino, de salles de sport et de détente. «Débauche à volonté, croisière d'alcool», disait-on couramment du ferry, à cause de son bord fréquenté. Le roman se lit comme un reportage passionnant, car la réalité vaut toutes les fictions.

Un an auparavant, les Estoniens ont destitué le père de Sara, alcoolique, suédois d'origine estonienne, de son poste de commandement sur ce ferry. On l'a accusé de couardise et d'incompétence lorsqu'il a pris la décision de retourner vers Tallin, au milieu d'une forte tempête. Sara veut comprendre ce qui est arrivé et, s'il y a eu injustice, comme elle le croit, rouvrir son procès.

## Comprendre l'inexplicable

Queffélec n'a sûrement pas inventé cette réalité pénale. Quoi de plus humain qu'une erreur de jugement,



Le naufrage réel de l'*Estonia* est la preuve cruelle? Le personnage de Sara, placé au cœur d'un litige au départ banal, colle à merveille aux exigences d'un récit et compense intelligemment les silences d'un dossier que les journalistes n'ont pas encore complètement fermé. Sara n'est-elle pas un beau symbole de ce que la littérature peut apporter pour comprendre l'inexplicable? Le romancier, libre des rapports de force historiques, politiques et économiques, choisit ainsi ce qui, selon lui, a vraiment noyé les naufragés.

Queffélec, qui obtenait en 1985 le prix Goncourt pour *Les Noces barbares*, excelle dans l'écriture des dialogues. Son récit est vif, animé par une sympathique jeune fille de dix-sept ans, audacieuse et libre. Sara rencontre toutes sortes de gens sur le navire. Nous ne discuterons pas s'il est vraisemblable qu'un capitaine de la Sécurité à bord se confie à une serveuse. Ni le fait que celle-ci fouille tous les recoins du bateau, avec un œil d'ingénieur nautique de surcroît. La fiction se nourrit d'irréel, et Queffélec est un expert, lui aussi, de la véroacité d'une description.

La mer, évidemment, est le personnage central du drame. En fait, le pire conflit se lit dans le combat des hommes et de la technique contre les éléments. Or la mer ne plaide jamais coupable. Aussi les hommes se déchirent-ils, dans leur rage et leur impuissance à la dominer. Mais Queffélec n'est pas homme à la laisser triompher, à banaliser le naufrage de l'*Estonia*. Il se tourne donc vers les marins pour leur demander des comptes sur leur attitude cette nuit-là.

Il faut aussi compter avec le navire. Les lieux destinés aux passagers n'étaient qu'un leurre de la modernité, comparativement à l'étrave, à la coque et à la timonerie face aux vagues et

aux vents. Il y a toujours des panes et des négligences. Divers personnages ont beau le nier, on les sent tanguer sur une coquille de noix.

## Péripiétés troubles

Et il y a davantage: la conspiration et le sabotage. À ce point, il faut lire le roman. Sara découvre des personnages suspects, déclenche des péripiétés troubles, découvre des pots aux roses. Sa peur nous fait naviguer dans le suspense. Une excellente scène de roman policier se déroule ainsi dans le garage, là où on sait que se sont engouffrées les eaux noires. Et une non moins excellente bagarre de femmes met Sara aux prises avec ses fantasmes.

Les personnages de Queffélec ont de la présence, et lui, beaucoup d'esprit. Sans s'en rendre compte, le lecteur entre pleinement dans l'imaginaire du romancier. C'est l'humour de son style qui vous mettra la puce à l'oreille: la fiction entraîne l'*Estonia* dans un vrai roman de mer.

Mais la fête est brève. Si Sara se prend pour un agent double en mission, le pire se produit bientôt dans l'espace mal clos du ferry. Elle est prise comme un lièvre dans le collet qu'elle a elle-même posé. Inutile de penser à *Titanic*. Il suffit de lire, avidement, la montée de l'eau et de la panique à bord. Queffélec joue avec les mots comme d'autres avec des effets spéciaux. Sous sa plume, la Baltique lèche les murs et étirent lentement les passagers: «Ne s'arrêtent pas à la mousse antibruit des faux plafonds, l'intruse continue sa montée par les gaines de ventilation qui recrachent le gaz carbonique et les acariens dans les bourrasques du pont promenade, sous les chaloupes malmenées au cœur du vent.» Même le piano devient léger, emporté par la vague de l'écriture. Tant pis si une masse humaine disparaît sous un radeau.

Le bateau devient un immense labyrinthe mortel, sens dessus dessous. Le récit est hallucinant, terrible. Entre les ordres criés, la panique des passagers, les détails sordides, les bris successifs et les réactions multiples, Sara multiplie les fuites mentales. Plus qu'au danger, elle fait face à la mort, bien en vie dans la folie de la tourmente et du bateau sur le point de piquer du nez. Des secours étaient-ils pensables? «Un hélico n'est pas une oie capable d'arracher à la mer un gratte-ciel crevé.» Avec les mots de la passion, Queffélec restitue l'horreur de la noyade et la terrible impuissance de quelques rares rescapés.

Les dernières pages, consacrées au délire de Sara tout juste sauvée, sont envoûtantes. L'émotion qui les traverse est un raz de marée seul capable de répondre aux forces éfrénées de l'océan.

## PORTALIS

La revue du manuscrit canadien

L'instrument de travail des

- Écrivains
- Éditeurs
- Librairies
- Périodiques
- Universités
- Bibliothèques

MANUSCRITS  
franco- et anglo-canadiens

Pour les conditions de soumissions des manuscrits et abonnements, veuillez contacter :

Téléphone 902 634-9548

Fax 902 634-9177

Courriel : testac@tallships.istar.ca

Manuscrits pour l'édition de septembre acceptés jusqu'au 30 avril 1998

Grand Prix  
du livre de Montréal

## Règlements

## Nature du prix

Le prix consiste en une bourse de 10 000 \$ offerte par la Ville de Montréal à l'auteur ou aux coauteurs d'un ouvrage de langue française ou anglaise pour la facture exceptionnelle et l'apport original de cette publication.

De plus, l'œuvre primée pourra bénéficier d'une série de lectures publiques grâce au Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

## Critères d'admissibilité

Tout ouvrage (de création, d'analyse, de compilation ou de référence littéraire, artistique ou socio-historique) de langue française ou anglaise, publié pour la première fois entre le 1<sup>er</sup> octobre 1997 et le 30 septembre 1998 par un auteur ou un éditeur de la Communauté urbaine de Montréal admissible au Grand Prix du livre de Montréal.

## Modalités d'inscription

Les ouvrages admissibles doivent être inscrits en bonne et due forme sur les formulaires appropriés, au nom des auteurs, par leur éditeur. Ils devront être déposés en sept exemplaires, au plus tard le 1<sup>er</sup> mai 1998 pour les ouvrages publiés entre le 1<sup>er</sup> octobre 1997 et le 31 mars 1998. Quant aux ouvrages publiés entre le 1<sup>er</sup> avril et le 30 septembre 1998, ils devront être reçus au plus tard le 1<sup>er</sup> octobre 1998 au Secrétariat du Grand Prix du livre de Montréal.

Pour obtenir les formulaires d'inscription ou tout autre renseignement complémentaire, prière de s'adresser à Normand Biron, au Secrétariat du Grand Prix du livre de Montréal :

Service de la culture  
Ville de Montréal  
5650, rue d'Iberville  
4<sup>e</sup> étage  
Montréal (Québec)  
H2G 3E4

Téléphone : (514) 872-1160

Télexcopieur : (514) 872-1153

ou encore, adresse Internet :  
<http://www.ville.montreal.qc.ca/culture/sectsout/gplmform.htm>

MONTREAL  
c'est toi ma ville!

## XYZ éditeur

Cette recherche convoque les travaux les plus pointus réalisés dans le domaine des sciences cognitives, et plus particulièrement ceux qui concernent les neurosciences et la cognition du cerveau, pour les mettre au service d'une meilleure compréhension de l'expérience des arts visuels.

Nicole Paquin  
**Le corps juge**  
Sciences de la cognition  
et esthétique des arts visuels

288 p. • 24,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

## ÉCONOMIE

ouvrage intitulé *La Bourse ou la vie*, partage cette fois ses secrets de gestionnaire. Il réussit à rendre accessibles quelques-unes des grandes questions financières en nous faisant partager son savoir... et sa passion. Le but de ce livre est de décrire simplement ce qu'est un fonds commun de placement et de donner des points de repère et des trucs pour mieux choisir son ou ses fonds et, par conséquent, de devenir un meilleur investisseur, note l'auteur dans la préface.

## LES STRATÉGIES DE WARREN BUFFETT

Robert H. Hagstrom, Jr.

Traduit de l'américain

par Bernard Mooney

Publications financières

internationales

Boucherville, 1997

Il s'agit de la deuxième édition canadienne revue et corrigée d'un livre à succès sur l'homme qui devint milliardaire à la Bourse et du premier ouvrage en français sur le légendaire Warren Buffett. On y montre pourquoi cet homme est considéré comme le grand maître du monde de l'investissement, comment il a réussi à transformer 100 \$ en 12 milliards de dollars en 40 ans de carrière à la Bourse et de quelle manière l'investisseur moyen peut tirer profit des méthodes de Warren Buffett. Un livre qui a connu une immense succès ici comme aux États-Unis et qui a recueilli les éloges des critiques avertis.

Renée Rowan

## LIBER

Laurent-Michel Vacher

LA SCIENCE  
PAR CEUX QUI LA FONT

DIX ENTRETIENS SUR LES CONNAISSANCES ACTUELLES



216 pages, 26 dollars

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## L'homme descend du simple

L'HOMME DESCEND DE L'OURS

Serge Bouchard  
Boréal, Montréal, 1998, 223 pages

**S**erge Bouchard est un drôle de moineau. Peut-être le sait-il lui-même d'ailleurs, puisque son premier livre s'intitule *Le Moineau domestique*. Mais c'est la série de *Lieux communs* — dont le cinquième tome est à paraître bientôt —, produite pour la radio avec un autre anthropologue, Bernard Arcand, qui l'a fait connaître d'un certain public avide d'humour fin.

Un drôle de moineau, parce que l'anthropologie l'a mené à tout sauf à la carrière universitaire à laquelle ses études le destinaient. Parce qu'elle l'a mené plutôt à traîner sa besace sur les routes de l'Amérique, à occuper des emplois de consultant dans de grandes firmes privées ou publiques et, plus important pour nous, à philosopher sur tout, sur rien et sur le reste (dans n'importe quel ordre) au moyen de billets radiophoniques, une passion qu'il partage notamment avec le romancier Gilles Archambault.

La comparaison avec l'auteur des *Chroniques matinales* s'impose pour différentes raisons: le ton faussement badin, une prose souvent minimaliste, le jeu délicat avec les mots, le goût des plaisirs simples et un intérêt marqué pour le quotidien en apparence insignifiant. Mais Serge Bouchard est plus caustique, plus moraliste aussi. Les presque-riens de la vie (l'auteur ne cache pas son admiration pour Jankélévitch) se transforment rapidement chez lui en fables, d'où la constitution d'une sorte de bestiaire personnel.

Les textes de *L'Homme descend de l'ourse*, dont plusieurs ont été lus à l'émission *Indicatif présent* de Marie-France Bazzo, qui signe d'ailleurs la préface, mettent entre autres en relief les qualités et mérites de la libellule, de l'original, du porc-épic, de l'écreuil gris des villes et de l'ourse bien sûr (au féminin à cause de la Grande Ourse, «l'ancêtre unique de l'homme fragile»), toujours pour montrer le recul de cette civilisation qui est la nôtre et que l'on dit moderne (l'auteur est un amant de la nature). Le cochon, par exemple, représente le sexe débridé, la saleté, la nudité, la promiscuité, la boue; il est hors-la-loi. La porcité devient «l'envers symétrique d'un terroir dont les clôtures sont sculptées dans le bois sec de la moralité».

### Un Lafontaine zen

Le lecteur qui ne connaît pas encore la manière Bouchard se gardera bien toutefois de déduire de cet exemple que *L'Homme descend de l'ourse* se vautre dans la grossièreté et carbure au grognement. La prose de Bouchard n'a rien de la prose du boucher. Il y a même quelque chose de zen dans la façon dont cette prose aborde et absorbe le monde. Voyez ce qu'on peut lire à propos de la neige: «Chaque tempête est une œuvre en soi. La neige répète l'unique à l'infini. Il suffira pour s'en convaincre de se mettre à l'observation maniaque des flocons. Chacun est un chef-d'œuvre qui flotte dans l'air.» C'est par l'infiniment petit que l'homme s'ouvre à l'infiniment relatif. Aussi l'œuvre se consti-

tue-t-elle patiemment de petits fragments, quelques pages à la fois, qui égrenent la réalité oubliée (les cendriers, les clous, les vieux tracteurs, le pain), de petits morceaux qu'on savoure comme une musique de chambre aérée.

Sur le plan littéraire (puisqu'il y en a un), le modus operandi de l'auteur n'a rien de compliqué: écrire sans cesse et sans faire du bruit sur n'importe quoi pour finalement dire un peu toujours la même chose mais différemment. *L'Homme descend de l'ourse* est un éloge de la lenteur, du routinier et de l'inutile. Si Serge Bouchard était romancier, il serait de l'école de Milan Kundera: «La vitesse est inutile quand l'infini se trouve en soi.» Seule concession de Serge Bouchard au progrès, concession de l'homme à l'anthropologue sans doute: les gros camions, les poids lourds qui dévissent le réseau routier mais qui deviennent dans la vision des choses de l'anthropologue itinérant une manière d'être. Dans un monde d'autoroutes et de vitesses, où la machine est si raffinée qu'elle en devient fragile (comme en Formule 1), le camion diesel «s'use lentement sur la longueur de sa durée».

L'homme descend peut-être de l'ourse, mais l'anthropologue nouveau descend du simple. Comme le sens, parfois, de l'insignifiant, d'où l'intérêt de Serge Bouchard pour les réalités insipides comme la Floride, les casquettes de baseball, les vacances ou les tribunes téléphoniques, à la façon des *Lieux communs*, ces témoins involontaires de nos vies trop bornées, trop balisées, c'est-à-dire arrêtées (comme on dit d'une opinion que l'on juge immuable).

### De la littérature?

Avancer que *L'Homme descend de l'ourse* est une œuvre littéraire serait certes beaucoup dire, mais votre dévoué serviteur n'est pas loin de le penser. L'attention au langage y est constante. Souvent un jeu de mots, une figure de style, constitue le point de départ ou d'arrivée d'un texte. Le chapitre sur la routine se lit comme une explication élaborée de sa phrase inaugurale («Il y a, dans la routine, un petit peu de route, un petit peu de discipline»). Les textes de *L'Homme descend de l'ourse* défient ainsi la réalité à petit feu en signalant les enjeux langagiers. La connaissance du monde passe par la compréhension des mots qui la sous-tendent. La manière Bouchard est celle d'une déconstruction douce de nos repères quotidiens.

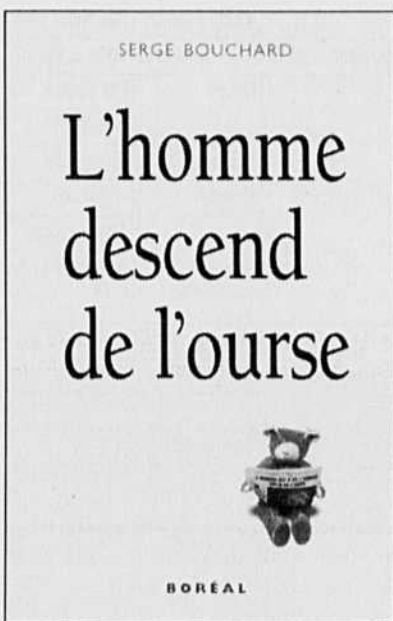
Certains morceaux, comme le très proustien texte de *L'Âme reprise* construit en une seule phrase, sont de l'ordre de l'exercice de style, mais dans l'ensemble, la prose de M. Bouchard est minimaliste. *L'Homme descend de l'ourse*, pourrait-on dire, est à la chronique ce que le haïku est à la poésie. Évidemment, quand on s'inspire du presque-rien, la glace est mince sur la patinoire de la représentation du monde. Certaines réflexions — sur la presse, sur l'éducation — restent superficielles, un phénomène en bonne partie inévitable dans un genre bref et éphémère comme la chronique. Et puis, on pardonne beaucoup à quelqu'un qui est un drôle de moineau et qui arrive à nous faire partager son point de vue.

rosal@videotron.ca



Robert Saletti

Un éloge de la lenteur, du routinier et de l'inutile



BORÉAL

## LIVRES PRATIQUES

### Bouquins et bouteilles

#### RELIEZ VOS LIVRES

Daniel Bertrand, Les Presses du Parc Lafontaine  
Montréal, 1997, 92 pages

Une technique de reliure simple et complète, accessible à tous, annonce d'entrée de jeu l'auteur. Ce guide pratique expose en détail plusieurs des secrets de cette forme d'artisanat et en donne les différentes étapes: comment préparer les sections du livre; comment coudre les signatures ensemble; comment fabriquer un boîtier de couverture; comment apposer un signet et des étiquettes; et enfin, comment soigner des livres défraîchis. Le livre est suffisamment illustré pour s'y retrouver facilement. Il ne reste plus qu'à passer à l'action.

#### PETIT LEXIQUE DES ARTS DÉCORATIFS

Kathryn B. Hiesinger et George H. Marcus  
Éditions Abbeville, Paris, 1997, 211 pages

Il s'agit d'un très beau guide des styles, techniques et matériaux des arts décoratifs, de la Renaissance à l'art déco, «conçu pour toutes sortes de lecteurs, et autant de contextes». Confronté à un objet particulier, un lecteur pourra rechercher sa période d'exécution, son style décoratif et son matériau; un étudiant, un collectionneur ou un amateur préférera peut-être lire ce *Petit lexique* de la première à la dernière page pour voir ce dont il s'agit, puis le garder à portée de main pour le consulter à volonté. Certaines photos et illustrations sont en couleur, le plus grand nombre en noir et blanc. Un livre de référence où rien n'est négligé pour assurer un accès facile à l'information.

#### L'ENCYCLOPÉDIE DU VIN MAISON

Pierre Drapeau et André Vanasse  
XYZ éditeur, Montréal, 1997, 228 pages

Devant le prix élevé des vins, de plus en plus de gens se lancent dans la fabrication du vin maison. Pas toujours avec succès, il faut bien le dire. Et souvent avec un minimum d'information sur les différentes étapes de la fabrication du vin. Il n'est pas facile d'en percevoir tous les secrets. Les auteurs mettent ici à votre disposition un instrument

valable pour vous aider à mieux comprendre le processus de la fermentation et de la vinification. Véritable guide, les explications sont claires et simples. Un ouvrage pratique, facile à consulter.

#### NOUVELLES RECETTES VÉGÉTARIENNES

Germain Beaulieu

Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 1997, 296 pages

Avec l'arrivée du printemps, l'envie vous prend de rafraîchir votre répertoire de recettes végétariennes? En voici l'occasion. Sans en avoir essayé les recettes, ce recueil m'apparaît intéressant à cause de la diversité des plats réunis et de leur simplicité d'exécution. L'auteur, diplômé de l'Institut d'hôtellerie du Québec, a exercé son métier au Canada, en France et en Suisse, puis il a acquis ses lettres de noblesse en cuisine végétarienne en devenant le premier cuisinier du Commensal. Sa réputation n'est plus à faire.

#### DYNAMISATION DE LA MÉMOIRE

Servranx, Vandenhoff, Herrinckx et Monne  
Éditions Servranx, Bruxelles, 1997, 73 pages

Il s'agit d'une méthode dynamique, basée sur la visualisation et à la portée de tous, peu importe l'âge, assurent les auteurs. Grâce à quatre planches de visualisation, on peut, affirme-t-on, développer sa mémoire en quelques minutes d'entraînement à la fois. Le livre présente aussi des techniques pour retenir des dates, des noms, des listes de mots, etc. Il s'agit en fait d'exercices de mnémotechnique.

#### ATELIER CORPS ET MÉMOIRE

Janick Massé-Biron

Éditions Désiris, Paris, 1997, 111 pages

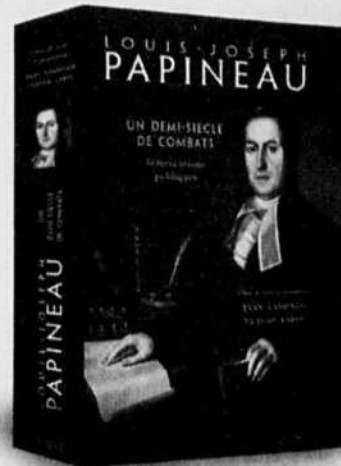
Toujours à propos de la mémoire, il s'agit cette fois d'un guide pratique à l'intention de tout intervenant professionnel ou bénévole, impliqué dans des groupes de stimulation de personnes retraitées et de personnes âgées. Des individus pourront profiter de la lecture de cet ouvrage sans toutefois profiter des effets bénéfiques d'une dynamique de groupe.

Renée Rouan

# Louis-Joseph Papineau

## Un demi-siècle de combats

Leader des Patriotes, grand homme politique, Louis-Joseph Papineau (1786-1871) est au cœur des controverses et des luttes qui marquèrent le début et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.



666 pages, 39,95\$

La Confédération vient d'être votée. Papineau a 81 ans et n'a rien publié depuis octobre 1852. Il accepte, probablement à l'invitation de son neveu Louis-Antoine Dessaulles, de venir de Montebello faire une conférence lors du 23<sup>e</sup> anniversaire de fondation de l'Institut canadien de Montréal.

Le tribun, qui mourra quatre ans plus tard, laisse un message de tolérance et de fraternité universelle.

UN TESTAMENT POLITIQUE, 17 DÉCEMBRE 1867

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

Vous me croirez, je l'espère, si je vous dis: j'aime mon pays. L'ai-je aimé sagement, l'ai-je aimé follement?... Au dehors des opinions peuvent être partagées. Néanmoins, mon cœur puis ma tête consciencieusement consultés, je crois pouvoir décider que je l'ai aimé comme il doit être aimé. Ce sentiment, je l'ai sucé avec le lait de ma nourrice, ma sainte mère. L'expression brève par laquelle il est le mieux énoncé: MON PAYS AVANT TOUT, je l'ai balbutiée sans doute sur les genoux de mon père. Dès qu'il m'eut entendu dire un mot, il vit que son fils ne serait pas muet, et qu'il fallait donner une bonne direction à son instruction. Cette direction, au temps où le pays était plus moral que spéculateur, était connue dans nos bonnes vieilles familles, et nous inspirait l'amour du pays et l'enthousiasme pour tout ce qui pourrait être pour lui une source de bien-être et de grandeur. J'aime donc l'Institut Canadien, l'une de nos gloires nationales; l'Institut qui a servi la patrie avec tant de persévérance, avec un si entier dévouement, avec tant de généreuse ardeur, par de vraiment grands et utiles succès. Je ne saurais me trouver dans une réunion plus agréable et plus intéressante pour moi qu'en celle des membres de cet institut et de leurs nombreux amis, justes appréciateurs des services qu'il a rendus au pays, et reconnaissants admirateurs du judicieux programme qu'il a adopté, pour conserver les bribes de liberté poli-

tique conquises durant un passé glorieux, dans des luttes parlementaires longues, ardues et souvent périlleuses. Ces bribes avaient été arrachées d'une part au mauvais vouloir du gouvernement aristocratique de l'Angleterre, toujours hostile aux droits populaires; et, d'autre part, à une oligarchie, faible en nombre, nulle en mérite, venue de la veille d'outre-mer et que la métropole, par une arbitraire partialité, avait constituée puissance locale dominatrice.

[...] Messieurs de l'Institut, vous avez accepté l'apostolat de proclamer, de faire aimer, de défendre le droit de libre examen et de libre discussion, comme le meilleur et le plus légitime moyen de parvenir à la connaissance de la vérité, à l'amour de tout ce qui peut être bon et utile à l'humanité en général, à la patrie en particulier. Ce n'est que par le libre examen que l'on peut acquérir des convictions assez fermes pour qu'elles deviennent, en matières importantes, une véritable foi très-ardente, dont on veut la propagation et le triomphe à quelques risques et à quelques désagréments personnels qu'elle puisse nous exposer.

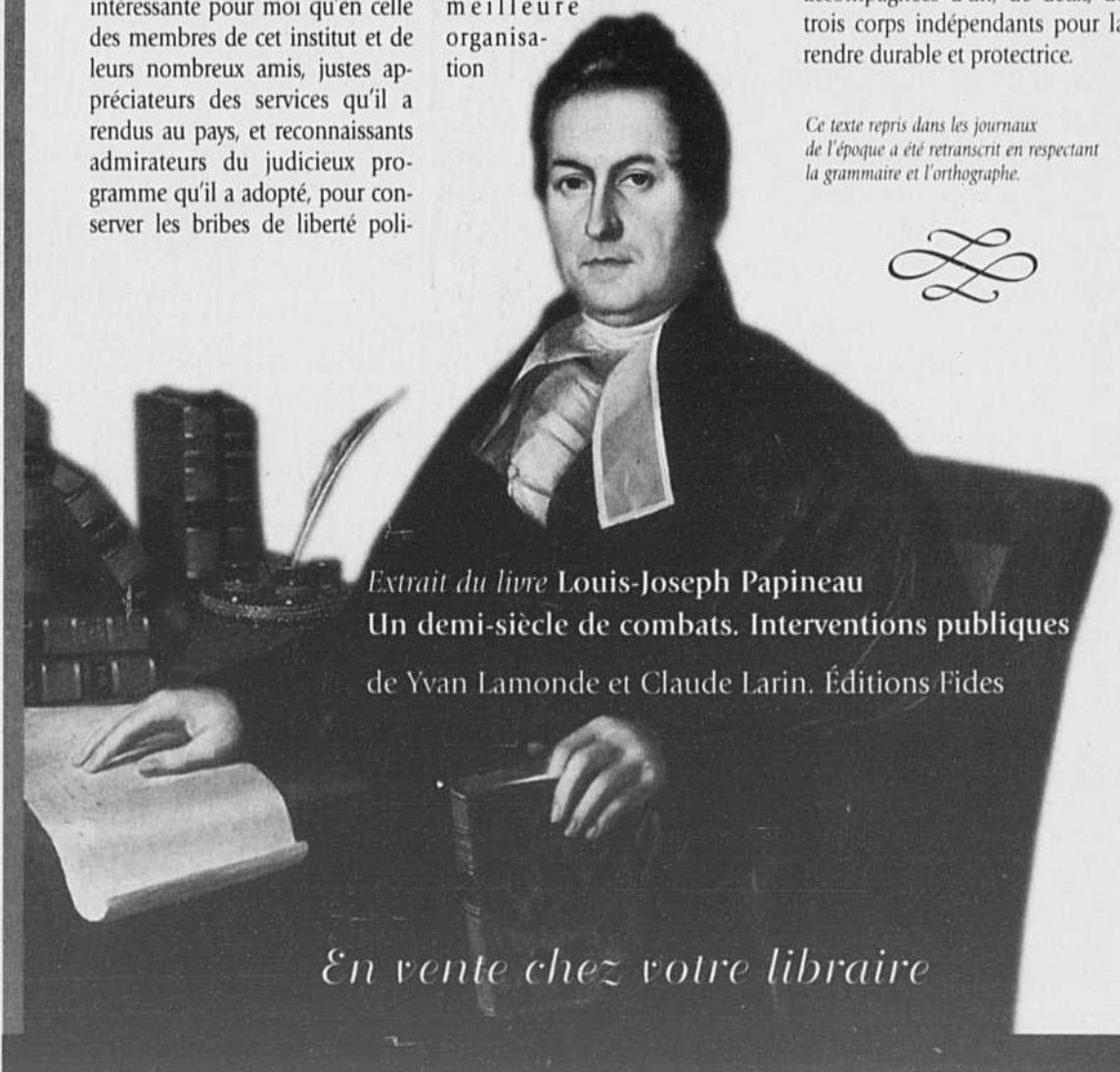
Au nombre des vérités les plus importantes et les plus utiles, celles qui se rapportent à la meilleure organisation

politique de la société sont au premier rang. Elles sont de celles qu'il est honteux de n'avoir pas soigneusement étudiées, qu'il est lâche de n'oser pas énoncer, quand on croit que celles que l'on possède sont vraies et dès lors utiles.

Les bonnes doctrines politiques des temps modernes, je les trouve condensées, expliquées et livrées à l'amour des peuples et pour leur régénération, dans quelques lignes de la Déclaration d'Indépendance de 1776, et de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789.

Vous allez vous récrier et dire: Est-il possible que les droits de l'homme et du citoyen ne lui aient été révélés que d'hier? Non, non, Messieurs, le génie émancipateur du genre humain, le génie de la Grèce, le plus judicieux qui ait surgi sur la terre pour diriger l'humanité dans la voie du progrès, les avait compris, codifiés et pratiqués. Aristote, l'esprit le plus vigoureux de son temps, et peut-être de tous les temps; le plus encyclopédique, le plus créateur, le plus érudite; Aristote explique comme on le fait depuis hier, depuis les déclarations du Congrès et de l'Assemblée Nationale, depuis 1776 et 1789, tout ce qui a rapport à la science du gouvernement. Il la connaît à fond. Il a étudié et fait connaître plus de formes diverses de gouvernement qu'il n'en existe aujourd'hui dans l'Europe et l'Amérique entières. Il dit les avantages et les désavantages qui étaient attachés à cette infinie variété de gouvernements. Il dit pourquoi la monarchie adoptée dans l'enfance des nations, adoptée par tous les états de la Grèce dans les siècles antérieurs, y a été très-sagement rejetée plus tard. Il décrit toutes les espèces de monarchies: absolue, tempérée, constitutionnelle, héréditaire ou élective, accompagnées d'un, de deux, de trois corps indépendants pour la rendre durable et protectrice.

Ce texte repris dans les journaux de l'époque a été retranscrit en respectant la grammaire et l'orthographe.



Extrait du livre Louis-Joseph Papineau  
Un demi-siècle de combats. Interventions publiques  
de Yvan Lamonde et Claude Larin. Éditions Fides

En vente chez votre libraire

**Les heures bibles**  
Misère sans nom  
Beautés innommables  
La Course destination monde 1996-1997  
ne odysée à couper le souffle!

La Course destination monde 1996-1997  
262 pages, 24,95 \$

# LE DEVOIR À LA TÉLÉVISION

## SAMEDI

NOS CHOIX

Paul Cauchon

### QUÉBEC PLEIN ÉCRAN

Raymond Cloutier vient de lancer avec brio un débat important dans le milieu culturel québécois en publiant il y a deux semaines dans *Le Devoir* une longue lettre sur les problèmes du théâtre québécois. Il en parle ce soir avec Anne-Marie Dussault.

Télé-Québec, 18h30

### ARTS ET SPECTACLES

*Corps à corps*: un documentaire de Jean-Claude Burger sur l'histoire de la danse au Québec depuis 50 ans.

Télé-Québec, 19h30

### BIOGRAPHIES: VIC VOGEL

Autodidacte inspiré, il incarne toute la tradition du jazz à Montréal, et cette série de biographies le présente ce soir.

Canal D, 20h

### AU NOM DE TOUS LES DIEUX

Deuxième émission de cette série fouillée sur l'histoire des sectes. On y apprend que Lucien Francoeur est membre d'un mouvement religieux japonais, la Soka Gakkai.

Canal D, 21h

### JE CHANTE À CHEVAL

La chaîne câblée annonce la reprise de ce documentaire de 1971 sur Willie Lamothe, ce qui devrait être très savoureux.

MusiMax, 21h

## CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

### HENRY & VERLIN

(4) Can. 1994. Drame de G. Ledbetter avec Gary Farmer, Keegan Macintosh et Nancy Beatty. En Ontario, durant la Dépression, un simple d'esprit de 35 ans se lie d'une profonde amitié avec son jeune neveu autistique.

SRC midi

### LA HAINE

(3) Fr. 1995. Drame social de M. Kasovitz avec Vincent Cassel, Hubert Kounde et Saïd Taghmaoui. Dans des HLM en banlieue de Paris, un jeune juif agressif et deux de ses amis promènent leur désœuvrement dans les rues, toujours prêts à l'affrontement.

TQ 21h

### LES FÉLINS

(3) Fr. 1964. Comédie policière de R. Clément avec Alain Delon, Jane Fonda et Lola Albright. Un jeune homme fuyant les sbires d'un gangster trouve refuge chez deux Américaines.

Canal D 23h

### LES SORCIÈRES D'EASTWICK

(4) (The Witches of Eastwick) É.-U. 1987. Comédie fantaisiste de G. Miller avec Jack Nicholson, Cher et Susan Sarandon. Dans un village de Nouvelle-Angleterre, trois jeunes femmes esseulées sont séduites par un étranger qui semble être le diable en personne.

TVA minuit



CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	
RC	2 (2) 4	Branché	La Course destination monde	Le Téléjournal 9 Ce soir	Les Couche-tôt	Juste pour rire... cette semaine	Hockey / Lightning - Canadiens					Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (22:27)	Cinéma / FACE À FACE (5) avec Christophe Lambert, Diane Lane (22:50)		
TVA	4 5 6	Cinéma / L'ÉTÉ DE MES ONZE ANS... LA SUITE (5) avec Anna Chlumsky, Austin O'Brien (16:00)		Le TVA		Cinéma / 3 NINJAS SE RÉVOLTE (6) avec Victor Wong, Charles Napier		Cinéma / MAUVAIS GARÇONS (5) avec Martin Lawrence, Will Smith						Le TVA	Sport / Loteries / Cinéma (23:25)	
TOC	15 17 24	Cinéma / LE PROF / VANESSA LA PETITE DORMEUSE (5) avec Gérard Klein, Sylvie Jacob	Il était une fois...	Albert, le 5e mousquetaire	Québec plein écran	Arts et Spectacles / Corps à corps		Cinéma / LA HAINE (3) avec Vincent Cassel, Hubert Kounde				Droit de parole (22:46)		Lectures de fin de soirée (23:46)		
TO5	2 4 16	Pub	Habitaction	Grand Journal (2) Hebdo Sports (17:40)	Le Chaïnon manquant	Cinéma / UN DRÔLE DE CABOT (5) avec Michael Riley, Chad Krowchuk		Cinéma / TERMINATOR 2: LE JUGEMENT DERNIER (5) avec Arnold Schwarzenegger, Linda Hamilton				Le Grand Journal (23:27)		Cinéma (23:57)		
CABLE	RD1	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Simplement...	Jrnl du siècle	Monde ce soir	Cdn à Tokyo	Grands Reportages	Le Journal RDI	Ent. des artistes	Téléjournal	La Facture	Griffe	Mtl spectacle	
TV5		Vins...	Journal suisse	Montagne	Thalassa	Journal de FR2	Lynda Lemay en toute intimité	Faites la fête				J. belge		Bon Week-end		
D		Biogr. (16:00)	Crimes et des Hommes	Arpents verts	...juste pour rire	Les Grands Hôtels / Hollywood	Biographies / Vic Vogel	Au nom de tous les dieux	Les FrancoFolies					Cinéma / LES FÉLINS (3)		
V		La Vie en vrac	Combat... chefs	Croque la vie	Solo		Diagnostic / Les Poumons	Tango	Éros et Compagnie / Sexualité des ados							
MP		1 x 5 / Beck	SPAM	Musique vidéo	Fax	Box-Office	Perfecto	Sarah McLachlan: Fumbling Toward Ecstasy	Bouge!					Groove		
MX		MusiMax Collection (14:00)														
CF		Sœur volante	Radio Enfer	Chair de poule	Les Jules	Génération W	Joy. Naufragés	Premières Fois								
ITF		Scooby Doo	Le Diable...	Les Jetson	Tom et Jerry	Yogi l'ours	Fifi Brindacier	Bêtes à craquer	Splat!	Ned... triton	Les Simpson	Capitaine Star	Patrouille...	Highlander	Les Simpson	Ned... triton
RDS		Boxe (15:30)	Qualifications Formule 1		Sports 30 Mag	Ligue...quest.	Challenge des sapeurs-pompiers	Boxe / David Tua - Jeff Wooden					Les Superstars WWF	Sports 30	Lutte WCW	
CBC	6	Skating/World Cup Freestyle	Bowling / 5-Pin Bowling	Saturday Report	All my Relations	Hockey / Canadiens - Lightning	Hockey / Maple Leafs - Islanders							Hockey / Capitals - Canucks		
CTV	8 13	Figure Skating (15:00)	Entertainment Now	Newsline	Regional...	Wheel of...	Dbi Exposure	Dr. Quinn, Medicine Woman	Diagnosis Murder				John Woo's Once a Thief	CTV News	Nightline	
12		World Championship Wrestling	Pulse	Habs this Week	Star Trek: Voyager	The Pretender								Pulse / Sports		
GBL		Xena... (16:00)	The Simpsons	Global News	Jake and the Kid	The Adventures of Sinbad	Adventures of the 20th Century	The Practice						Inside Country	Sat. Night Live	
24		Cinéma (15:00)	Ghostwriter	The Girl from Tomorrow	Two Fat Ladies	Wanted: Butch and Sundance	Cinéma / BUTCH CASSIDY AND THE SUNDANCE KID (3)	Conversations	Cinéma / CAT BALLOU (3) avec J. Fonda, L. Martin							
8		Dinah Shore Golf Classic	News	ABC World News	Wheel of...	Jeopardy	Cinéma / COPS AND ROBBERSONS (5) avec Chevy Chase, Jack Palance	ABC News						News	Psi Factor	
13														Roseanne		
22														Roseanne	Baywatch	
CBS	3	Basketball / The Final Four Show (16:00)	NCAA Basketball Championship / Kentucky - Stanford; North Carolina - Utah											The Closer	News	
8															Hercules	
NBC	5	NBC Golf (14:00)		News	NBC News	Jeopardy	N.Y. Wired	TV Censored Bloopers	The Pretender					The Profiler		
10						Extra! Weekend									The X-Files	
PBS	33	Points North	Antiques Roadshow	The Lawrence Welk Show	Thin Blue Line	...Being Served	Keeping Up...	No Place Like...	Austin City Limits					Monty Python's Flying Circus	Cinéma / ULYSSES' GAZE (2)	
57		Week in Bus.	Decor...	Wall Street...	Antiques Roadshow	The Editors	McLaughlin Gr.	Yes Minister	Keeping Up...	Monthly...	Faith... Future	Ripping Yarns	Sessions at West 54th Street		Cinéma	
MM		SnowJob '98 / Se poursuit jusqu'à lundi, 11h30. (16:00)														
TSN		Rinkside	Racing Across America	NHL Cool Shots	Sportsdesk	Billiards								Sportsdesk		

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

## DIMANCHE

NOS CHOIX

Paul Cauchon

### DE BOUCHE À OREILLE

Toujours présenté à une bien mauvaise heure, le grand magazine culturel de 90 minutes de Radio-Canada.

Radio-Canada 13h30

### LES TRÉSORS ENFOUIS DU TITANIC

Les multiples fans du film *Titanic* voudront sûrement jeter un coup d'œil sur ce documentaire qui suit à la trace les équipes française et américaine qui ont exploré l'épave du *Titanic* dans les années 80.

Quatre Saisons, 15 h

### BOUILLON DE CULTURE

Pivot reçoit des écrivains pour le pur plaisir de l'écriture, dont Marie Darrieussecq et Alberto Manguel.

TV5, 20h30

### AU-DELÀ DES APPARENCES

Denise Bombardier parle ce soir de mode et trace un portrait de Sonya Rykiel. Aussi, le trio Louise Marleau, Claude Dubois et Robert Charlebois, qui vient de se lancer dans une expérience de théâtre musical.

Radio-Canada, 22h25

## CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

### ROVER DANGERFIELD

(4) É.-U. 1991. Dessins animés de J. George et B. Seeley. Les mésaventures d'un chien citadin qui aboutit dans une ferme où il doit s'adapter à la vie campagnarde.

TVA 16h30

### LE MASQUE

(4) (The Mask) É.-U. 1994. Comédie fantaisiste de C. Russell avec Jim Carrey, Cameron Diaz et Peter Greene. Un masque ancien transforme un célibataire timoré en un exubérant personnage au faciès vert qui peut accomplir d'incroyables exploits.

TQS 20h

### L'ESPOIR AUX TROUSSES

(4) Pol. 1989. Drame social de M. Dejez avec Wojciech Klata, Rafal Zimowski et Kama Kowalewska. La fuite clandestine de deux gamins polonais vers le Danemark.

SRC 23h50

### MAZEPPA

(4) Fr. 1992. Drame de mœurs réalisé et interprété par Bartabas avec Miguel Bose et Brigitte Mary. Afin d'étudier de plus près les chevaux, le peintre romantique Géricault séjourne parmi les membres d'un cirque spécialisé dans les spectacles équestres.

TQ 21h



CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
RC	2 (2) 4	L'Arche de Noé	Emilie de la Nouvelle Lune	Le Téléjournal 9 Ce soir	Découverte		La Vie d'artiste 9 Expresso					Le Téléjournal	Au delà des apparences (22:27) / Sport (23:27)	Cinéma / L'ESPOIR AUX TROUSSES (4) (23:50)	
TVA	4 5 6	Cinéma / ROVER DANGERFIELD (4) Dessins animés		Le TVA	La vie est un sport dangereux / Michel Courtemanche	Planète en folie		Cinéma / LE PREMIER CHEVALIER (5) avec Sean Connery, Richard Gere						Le TVA	TVA Sports (23:25) / Loteries (23:44) / Vins... (23:51)
TOC	15 17 24	SOS Croco!	Mais où se cache Carmen Sandiego?	Science-fiction	Pignon sur rue	En pleine nature	Hors-circuit / Le Lépidoptère	L'Afrique de toutes façons (20:32)	Cinéma / MAZEPPA (4) avec Bartabas, Miguel Bose				Québec plein écran (22:54)	Lectures de fin de soirée (23:54)	
TO5	2 4 16	Télé-quiilles (16:00)	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Hercule	Accès interdit		Cinéma / LE MASQUE (4) avec Jim Carrey, Cameron Diaz				Le Grand Journal (22:12)	Pub (22:42)		
CABLE	RD1	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	...Pacifique	Ent. des artistes	Monde ce soir	La Facture	Grands Reportages	Le Journal RDI	Scully RDI	Point de presse	Second Regard	Enjeux Plus	
TV5		Sous... (15:30)	Journal suisse	Cap Aventure	École des fans / Tourisme (18:45)	Journal FR2	Drucker & Co	Stars & Co	Bouillon de culture	Bons Baisers d'Amérique (21:35)	Journal belge	Journal belge	Courants d'art	Viva	
D		Biogr. (16:00)	Les FrancoFolies	Arpents verts	Effets spéciaux	Coosteau / Australie	Biographies / Sean Connery	Filière D / L'HISTOIRE DES TROIS Documentaire						Cinéma / CHRISTINE (5)	
V		La Vie en vrac	Combat... chefs	YUL	La vie	Medecine enq.	Santé en...	L'Hôpital Chicago Hope	Victoire	Des Histoires de familles	Guérir aut.			Ailleurs sur la terre	
MP		Musique vidéo (16:00)						U2 - Popmart						U2 - Popmart	
MX		MusiMax Collection (14:00)													
CF		Sœur volante	Ma sorcière...	Les Aventures de Sinbad	Chahut Bahut	Joy. Naufragés	Premières Fois								
ITF		Scooby Doo	2 Stupid Dogs	Cleô et Chico	Le Diable...	Yogi l'ours	Fifi Brindacier	Bêtes à craquer	Capitaine Star	Ned... triton	Les Simpson	Image par image	Highlander	Les Simpson	Ned... triton
RDS		Hockey universitaire / Finale masculine (16:00)													
6		Hockey (14:00)	Cinéma / SAFETY PATROL avec Bug Hall, Lainie Kazen			Emily of New Moon	White Lies					Sunday Report	Undercurrents	Sunday Report	Nation's / Sports
CTV	8 13	Basketball / Grizzlies - Suns (15:00)	...Videos	Newsline		Due South		Cosby	Damon	Cinéma / THIS MATTER OF MARRIAGE (6) avec Leslie Hope				CTV News	Nightline
12			Ft Fashion TV	Pulse	Travel, Travel			Touched by an Angel						Pulse / Sports	
GBL		Game Daze	The Simpsons	Global News	Sportsline	Talking Heads	60 Minutes	Simpsons	King of the Hill	The X-Files			The Outer Limits	Sportsline	Newsweek
24		Imprint... (16:00)	Organ Works	Margo Kane	Dialogué	Cinéma / THE HAPPIEST DAYS OF YOUR LIFE (4)		Unveiled: Mother-Daughter					10-7 for Life		Man Overboard
8		Nabisco Dinah Shore Golf (16:00)		News	ABC World News Sunday	Cinéma / SAFETY PATROL avec Bug Hall, Lainie Kazen								News	Pub
13														E.T. This Week	
22					World News...	M*A*S*H								The Entertainers	
CBS	3	Tennis (14:00)	The Final Two Show	Sunday News	Seinfeld	60 Minutes		Touched by an Angel						Mad About You	Pensacola
8		Snowboard '98		News	Sunday News									News	Xena (23:35)
NBC	5	Golf / Players Championship (15:00)				NBC News								Viper	
10														News	NY Wired
PBS	33	Financial...	Himalaya	Eyewitness	Attenborough	Naturescene	Birdwatch	Nature / Secret Garden	Moyers on Addiction: Close to Home					Mystery! Inspector Morse	
57		Mollie Katzen's	Healthweek	Travels Europe	ITN World Focus	Religion, Ethics	Ballykissangel	Great Performances / Art of Singing: Golden Voices, Silver Screen	Vanessa Mae: Live at the Berlin					Cinéma / ONE POTATO... (23:05)	
MM		SnowJob '98 / Se poursuit jusqu'à lundi, 10h00. (12:00)													
TSN		Hockey universitaire / Finale masculine (16:00)													
						Sportsdesk	Curling / Finale du monde junior chez les femmes							Sportsdesk	Auto Racing

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## L'écriture comme catharsis

Deux premiers romans sans surprises

## BOOMERANG

Lucie Harvey  
Balzac/Le Griot Éditeur, collection  
«Génération 90»  
Montréal, 1998, 108 pages

LES DOUZE COUPS  
DE MINUIT

Michel Lavoie  
Balzac/Le Griot Éditeur, collection  
«Génération 90»  
Montréal, 1998, 152 pages

## BLANDINE CAMPION

Le fait que Lucie Harvey ait, comme l'indique le quatrième de couverture de son premier roman, «*œuvré pendant plusieurs années auprès de jeunes*» peut sans doute expliquer en partie le choix de l'auteure de mettre en scène un personnage d'adolescente en détresse, aux prises avec la dangereuse tentation du suicide. Ainsi, l'héroïne de *Boomerang*, prénommée Marie-Line et âgée de seize ans à peine, comme beaucoup de jeunes de son âge et comme nombre de personnages adolescents rencontrés dernièrement dans le roman québécois, mène une existence minée par un désespoir latent, entre des parents qui ont fini depuis longtemps de s'aimer et des jeunes avec lesquels elle ne se sent aucune affinité. En quête d'une présence enfin positive, qui serait exempte aussi bien d'indifférence que de propension au jugement, Marie-Line se lance alors dans l'écriture d'une longue lettre, censée être sa lettre d'adieu. Mais les mots finissent par emporter l'adolescente, et la missive se transforme peu à peu en journal intime.

Seul lieu «à soi», d'abord sur le papier puis sur un écran d'ordinateur, l'écriture fait ici office de catharsis. Pour pallier le vide de son existence, Marie-Line s'invente un destinataire inconnu auquel elle pourrait enfin dire sa souffrance, ses colères, ses doutes, et qui coïncide avec le lecteur virtuel du roman. Commencé comme un récit épistolaire, même fictif, le roman, qui nous plonge dans la réalité et l'intériorité d'une adolescente d'aujourd'hui, se transforme peu à peu en récit intime, formant ainsi chapitre après chapitre les fragments d'une autobiographie fictive. Car si la protagoniste écrivait tout d'abord pour l'Autre, quel qu'il soit, elle finit par écrire pour elle-même, pour se trouver, ou plutôt pour trouver un sens à sa vie.

Se succèdent alors les réflexions amères sur la famille, les accès de haine à l'encontre des autres, les cris de détresse d'une enfant en mal d'amour, le récit des premiers émois amoureux, les désillusions, les rêves déçus. Devenue journal intime, la lettre initiale poursuit au fil des pages son évolution, au rythme de celle vécue par l'adolescente, qui semble reprendre goût à la vie lorsqu'elle est embauchée pour l'été dans une ferme où elle devra travailler à la cueillette des fruits et des légumes en compagnie d'autres adolescents.

La découverte de la campagne, la promiscuité avec une famille unie, les joies d'un labeur sain au grand air rendent un peu de confiance en l'avenir à cette jeune fille pour qui demain n'avait plus de sens depuis la mort accidentelle de sa meilleure amie. Le journal intime se transforme alors à son tour en un véritable récit qui relate dialogues et succession d'événements et inscrit même au cœur du roman un certain suspense, lorsque le lecteur se prend à attendre la décision de Marie-Line: gardera-t-elle ou non



l'enfant qu'elle porte?

Le mélange des genres qui préside à ce roman, mêlant l'épistolaire, le journal intime et le récit, constitue à la fois la principale qualité et la principale faiblesse de cette première fiction romanesque de Lucie Harvey. En effet, si l'évolution du texte permet à l'auteure de rendre significative l'évolution du personnage, son retour à la vie et son ouverture à autrui, elle ne confère pas vraiment au roman la cohérence et la profondeur qui lui aurait permis de dépasser le stade du «journal d'une ado qui confie ses états d'âme».

## La peur de tout

Dans la même collection, «Génération 90», Michel Lavoie, auteur de nouvelles et de romans jeunesse, publie lui aussi son premier roman pour adultes: *Les Douze Coups de minuit*, qui a pour sujet principal la peur. «*La peur! Quel phénomène mystérieux! Dans la vie, certains n'ont peur de rien, d'autres ont peur de tout, même d'avoir peur.*» Après ces quelques platitudes en guise de pro-

logue, le protagoniste, qui s'exprime à la première personne, avoue faire justement partie de ces êtres craintifs dont l'existence est gâchée par toute une série d'angoisses.

Pour remédier à cet état de chose, le personnage fait donc appel à un «hypnothérapeute» qui détermine que la source de toutes ces frayeurs remonte à l'adolescence de son patient (ce qui ne constitue pas vraiment une surprise) et plus exactement à l'année 1963, au cours de laquelle le protagoniste et narrateur a expérimenté «douze peurs consécutives [...] à la même date de chaque mois», cette date étant celle du 13, on s'en sera douté. Pour se guérir, notre homme suit donc les conseils de son thérapeute, et accepte de se placer sous «l'immense carillon qui surplombe [sa] belle ville de province» et de revivre à chaque coup sonné une de ses peurs adolescentes.

L'ouvrage de Michel Lavoie apparaît donc plus comme un recueil que comme un véritable roman: il est constitué de douze chapitres

qui sont autant de nouvelles, et l'ensemble du récit n'accède jamais à la cohérence d'un roman à part entière, malgré le fil conducteur du motif de la peur et des fameux «douze coups de minuit». De plus, on a tout simplement du mal à suivre le personnage dans ses propres hantises et phobies, à adhérer à ses terreurs narrées dans un style dont le caractère hyperbolique paraît plus plaqué que véritablement nécessaire, et l'omniprésence des références à Satan, aux vendredis 13, et autres sources de superstition finissent par lasser, apparaissant plus comme des ornements que comme de véritables ressorts de la tension romanesque.

Annonçant dès le prologue sa couardise et affirmant qu'«heureusement Satan [l] a épargné, probablement pour [lui] permettre d'écrire le récit le plus étrange que vous lirez de votre vie», le narrateur de ce roman fait peut-être preuve de franchise, mais ce n'est certainement pas la modestie qui l'étouffe...

BANDES DESSINÉES

## Le spectre de la bande

## PIERO

Baudouin, Éditions du Seuil  
France, 1998, 128 pages

Quand les frères Baudouin, Edmond et Pierre, étaient petits, ils ont vu une soucoupe volante et son Martien de conducteur atterrir en catastrophe sur la Terre. En panne. Son essence était de rêves. Mamon lui en a donné, mais il a oublié; Piero a dessiné la scène, mais lui aussi, d'une autre manière, a oublié. Amorce de l'âge d'homme et de ses prosaïques déprédations. *Piero*, c'est l'histoire de l'enfance, évaporée mais prégnante, l'histoire aussi de l'amitié entre deux frères et de leur amour partagé du dessin, objet et sujet du récit, fil conducteur et porte battante entre passé et futur. Quelque part du côté de Nice mais tout près de Ducharme, un récit pudique et lumineux, magnifiquement illustré.

LES FEMMES  
DE LIBERATORE

Liberatore

Albin Michel, Paris, 1997, 88 pages

Même si les albums de la série *Ranxerox* donnent une bonne idée de la virtuosité graphique de l'artiste italien Gaetano Liberatore, on a peu eu l'occasion au Québec de voir son œuvre illustrée, hormis cette pochette qu'il réalisa jadis pour le disque de Frank Zappa *The Man from Utopia*. Orchestre autour d'extraits du conte *Le Domaine de la chair*, de Bebo Moroni, *Les Femmes* se présente justement comme un recueil d'illustrations sur le thème que l'on devine et utilisant plusieurs médiums: fusain, plomb, encre et pastel. Exploitant à divers degrés la palette des couleurs, passant de l'esquisse à la représentation la plus léchée, Liberatore montre des «images de femmes adorées, aimées ou pas, possédées ou non, désirées, convoitées, méticuleusement inspectées ou seulement aperçues, suspendues dans le temps et qui lui échappent comme ce coucher de soleil, si beau qu'il voudrait qu'il ne finisse jamais». Erotisme oui, femmes-objets certainement, mais sur un registre étendu: parfois vergetées, serties de bourrelets ou amputées d'un sein, les pin up de Liberatore s'éloignent délibérément des canons siliconnés de la beauté.

## MONSIEUR JEAN

Dupuy et Berberian  
Les Humanoïdes associés  
Genève, 1998, 64 pages

Que dire à tous ceux et celles qui n'ont rien lu de Dupuy et Berberian depuis la belle époque du *Journal d'Henriette* dans *Fluide glacial*? Qu'ils ont tort! *Vivons heureux...* est un petit bijou d'études de mœurs empreint d'humour et de tendresse. Trente ans et des poussières, romancier obscur mais tenace, Monsieur Jean doit composer avec une amante insatisfaite, un colocataire végétatif et une concierge autoritaire. Le mariage d'un lointain ami lui donne l'occasion de faire le point sur sa vie. Portrait d'une génération le cul entre deux chaises, *Vivons heureux...* est un récit ingénieusement construit alors qu'aux personnages déjà évoqués s'entremêlent et se confondent ceux d'un conte japonais et de l'histoire d'un peintre raté en une série de *flash-back*. Le dessin n'est pas sans rappeler le style des illustrateurs du *New Yorker*.

## COLT WALKER

Yann et Lamy  
Dargaud, 1997, 48 pages

Il est sale, mal rasé, il pue des pieds et dort avec son chapeau: il s'appelle Colt Walker et, pour être honnête, à côté de lui, Clint Eastwood a plutôt l'air androgyne. Dans le présent épisode, on a engagé son faciès monolithique, son verbe et son colt lapidaires pour extirper la jeune Salomé Blackstone des griffes de la secte des Danites, branche extrémiste des Mormons. Seulement voilà, le prophète Gila laissera-t-il aller sans riposter sa vingt-septième épouse? Scénariste cynique de *Nuit blanche*, *La Comète de Carthage* et *Les Innommables*, Yann a la violence désinvolte et sophistiquée. Il en fait parfois trop dans les dialogues mais c'est un grand, et Gila s'avère le meilleur western des dernières années. Le montage est dynamique et imaginaire, avec des accents de fantastique, jouant sur les changements de plans et les analogies formelles. Inconnu au bataillon jusqu'à ce jour, Lamy ne le restera pas longtemps: il dessine si bien les cochons, les plaies, les ombres de cactus et les visages d'agonisants!

Denis Lord

## TREVOR FERGUSON

TRAIN  
D'ENFER

roman



Aux confins de la taïga, des ouvriers construisent le chemin de fer du Grand Lac des Esclaves. C'est une véritable ruée vers l'or. Et l'occasion de s'en mettre plein les poches, pour quelques-uns. Sortis des asiles ou des prisons, coupés de la civilisation, ces esclaves de l'ère moderne peinent et suent sous la férule d'un contremaître véreux que Martin Bishop, le jeune contrôleur, osera défier au péril de sa vie.

Mené à un train d'enfer, ce roman est une vertigineuse plongée dans un monde halluciné, violent et sans mesure où la crainte des lois ne balise plus la conduite des hommes.

*Ferguson est un maître incontesté du roman d'aventures... qui se compare sur ce plan aux plus grands de ce monde.*

Et je pèse mes mots.  
RÉMY CHAREST, *Le Devoir*.

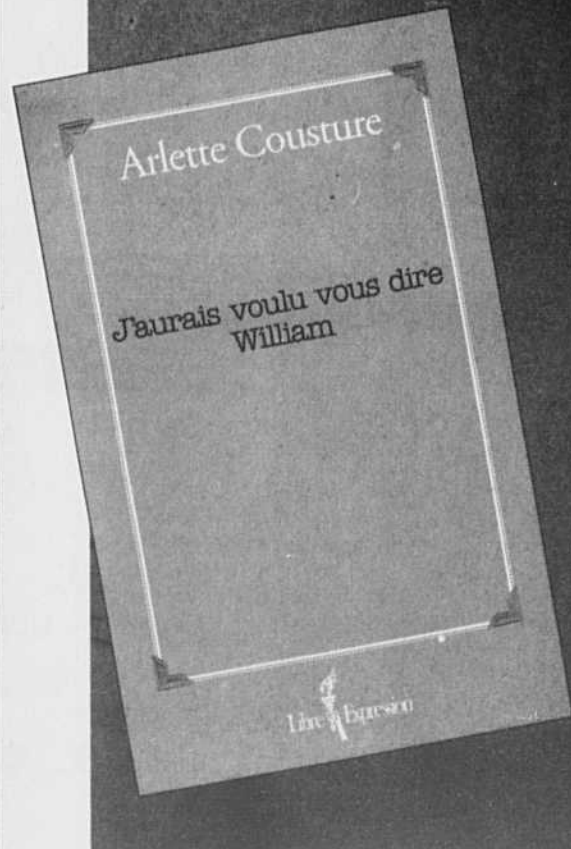
éditions de la  
pleine  
LUNE

BIENTÔT  
EN LIBRAIRIE  
306 pages - 22,95 \$

Libre Expression

Le nouveau  
roman  
d'Arlette  
Cousture

J'aurais voulu  
vous dire  
William  
une incursion  
dans l'imaginaire  
d'une romancière



Dans toutes les  
librairies

262 pages 19,95 \$

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

Photo de l'auteur: © André Panneton

## NOUVELLE PARUTION!

## Pourquoi partir?

La migration des jeunes d'hier et  
d'aujourd'hui



Sous la  
direction de  
MADELEINE  
GAUTHIER

Collection « Culture & Société »

Partir par choix ou par  
nécessité, par désir d'auto-  
nomie ou pour assurer sa  
subsistance... Partir... Qui  
n'a pas, au cours de sa jeu-  
nesse, rêvé de partir?

Les auteurs de cette étude  
s'attardent aux multiples  
enjeux individuels et sociaux  
qui sont au cœur de la  
migration, que celle-ci  
s'effectue à l'intérieur d'une  
région donnée, vers une  
ville-centre, une banlieue ou  
tout autre endroit à l'inté-  
rieur des frontières.

300 pages ♦ 27 \$



EN VENTE  
CHEZ VOTRE LIBRAIRE ou  
aux Presses de l'Université Laval  
Tél. (418) 656-7381  
Télé. (418) 656-3305

## Le temps dans l'espace urbain

*La Chambre blanche fête ses 20 ans avec des Rencontres internationales en arts visuels sur le thème de la temporalité*

RÉMY CHAREST  
CORRESPONDANT  
DU DEVOIR À QUÉBEC

Les anniversaires se suivent mais ne se ressemblent pas dans le monde des centres d'artistes. Engramme, dévoué à l'estampe sous toutes ses formes, fête son 25<sup>e</sup> anniversaire depuis l'automne avec une série d'expositions bien ordonnées, où se sont distingués des duos parfois surprenants. Il y a aussi Le Lieu et son royaume de l'installation et de la performance, avec son 15<sup>e</sup> anniversaire, et la revue *Inter*, pour son 20<sup>e</sup>, qui célèbrent en clamant haut et fort leur position alternative, voire marginale. Et, cette semaine, toujours à Québec, il y a La Chambre blanche, qui offre, du 3 au 19 avril, pour ses vingt ans, des Rencontres internationales en arts visuels qui envahissent la ville avec des œuvres très diversifiées sur le thème de la temporalité.

Car, loin de se tenir dans ses seuls locaux du 185, rue Christophe-Colomb, La Chambre blanche a mis en avant, pour cette célébration créative, une de ses grandes spécialités: la création *in situ*, concept qui fait appel tout autant à la notion de résidence dans un endroit donné qu'à celle d'une intervention spécifique au lieu de réalisation de l'œuvre. Et si les résidences peuvent bien avoir lieu dans La Chambre blanche elle-même, elles ont tendance à s'étendre dans le tissu urbain quand vient le temps des célébrations.

On se rappellera en effet qu'au quinzième anniversaire du centre, en 1993, l'événement *Chambres d'hôtel* avait transformé de façon souvent radicale (avec la collaboration remarquable des hôteliers) ce lieu de

transit plutôt neutre qu'est — vous l'aurez deviné — la chambre d'hôtel. L'impact avait été certain, la critique, enthousiaste, et le public, joyeusement étonné. D'où, certainement, l'envie de récidiver cette année avec une autre sortie collective, aux approches encore plus variées, tout comme les lieux qui servent de support à la création. Œuvres sonores, performances, installations, navigation sur le Web, images en mouvement seront toutes au rendez-vous de *Temporalité*, qui répartira les œuvres présentées, toutes réalisées en résidence par des artistes aux carrières internationales, entre six lieux différents — ou sept, si on compte le cyberspace comme étant un lieu au sens propre du terme.

### Chaque chose à sa place

L'édifice du 185, Christophe-Colomb — dont La Chambre blanche se portait acquéreur en 1993 pour y loger non seulement sa galerie mais un centre de documentation et des ateliers d'artiste — sera le cœur de l'événement, quatre des réalisations y trouvant leur point de chute. Tout d'abord, Sheila Nadimi, artiste canado-néerlandaise basée en Utah, traitera le thème du temps sous l'angle apparent de l'intemporalité. Grâce entre autres à une boucle de film 16 mm, l'artiste porte un regard sur la fauconnerie, art millénaire fortement ancré dans les mœurs du Moyen-Orient et de l'Asie mais interdit entre autres au Québec. Autre installation concrètement installée dans l'espace, celle du Français Guillaume Paris, qui se penche sur le caractère périssable des objets et des gens, en traitant les emballages de produits périssables où l'on voit

les figures réalistes d'êtres humains, l'un comme l'autre étant voués à périr un jour.

La Chambre blanche devient aussi le lieu d'accueil de deux œuvres moins directement visibles. Jocelyn Robert, artiste sonore bien connu de Québec, a réalisé une œuvre sur disque compact qui recueille des sons enregistrés autour des quatre lieux qui ont accueilli autrefois le centre d'artistes, puis sur son lieu d'attache permanent. Le Français Pierre Giner s'est pour sa part tourné vers la Grande Toile en créant un site où le temps est illustré entre autres par l'image d'une cigarette qui se consume.

Un peu plus à l'ouest, à l'église Notre-Dame-de-Grâce, rue Arago, le Montréalais Andrew Forster et le Haligonien Michael Fernandes joueront un jeu de «suivez le guide» qui se veut plutôt sarcastique: on les verra en action le 4 avril à 17h et le 9 avril à 20h. Un peu plus à l'est, Murielle Dupuis-Larose se penchera pour sa part, à l'Espace BA, 350, boulevard Charest Est, 4<sup>e</sup> étage, sur le voisinage entre l'horreur quotidienne et la vie quotidienne: les noms de victimes de violence et les bulletins d'informations côtoieront un espace où le visiteur est invité à se servir un café, à se faire des rôties, tout comme au petit-déjeuner.

Plus éloignée de ce repère central, l'installation de la Torontoise Lyla Rye est allée à l'ancienne prison des femmes, la Maison Gomin, sur le boulevard René-Lévesque, coin Painchaud. Une voix d'enfant et une voix de femme âgée y résonneront, sur l'air (et la chanson) du souvenir.

Finalement, deux installations auront lieu du côté du Séminaire de

Québec, au haut de la côte de la Fabrique. La première, celle de la Française Anne Barbier, portera du côté de l'intemporalité, l'artiste utilisant de la cendre, des pigments compactés, bref, des matières qui ont tendance à être soufflées, emportées, volatilisées. La seconde, signée par le Montréalais Gilbert Boyer, veut évoquer la mémoire de ce lieu historique par le texte et la parole.

### La rencontre publique

Gilbert Boyer livrera aussi, le 3 avril seulement, à partir de 20h, une «action» — donc une œuvre éphémère, on est toujours dans le temps — sur les toits du Musée de la Civilisation. Une action impliquant l'usage de neige et de chandelles: on lui souhaite donc une température favorable. Autre activité publique, une conférence d'Anne Barbier sera présentée à l'École des arts visuels de l'Université Laval, le 7 avril à 19h30.

Les œuvres de l'événement seront accessibles de 13h à 17h, du mercredi au dimanche. Les artistes seront présents sur leur site les samedi 4 et dimanche 5, de 13h à 17h, pour discuter de leur travail avec le public intéressé: les Rencontres en arts visuels, ça doit être là que ça se passe.

A noter que, suivant la part de son mandat qui a trait à la réflexion théorique sur l'art et à la documentation, La Chambre blanche organisera également pour l'automne un colloque, toujours dans le cadre de son 20<sup>e</sup> anniversaire. Organisé en collaboration avec le Musée de la Civilisation, le colloque rejoindra, comme les Rencontres d'avril, le thème du temps. Logique, au fond: à quoi ça nous ramène, un anniversaire, sinon au passage et à la mesure du temps?

## Vraie icône

*Le tableau comme objet physique*

JOHN HEWARD  
Galerie Yves Le Roux  
372, rue Sainte-Catherine Ouest  
Espace 413  
Jusqu'au 4 avril

BERNARD LAMARCHE

Les œuvres qui explorent les marges et ce qu'on nommerait maladroitemment les alentours de la peinture, et à plus proprement parler du tableau comme objet physique, sont monnaie courante dans l'art des vingt dernières années. Comme seule considération formelle, les diverses tentatives par les peintres pour se libérer du châssis du tableau pourraient faire l'objet d'un chapitre complet d'un manuel d'histoire de l'art excité à l'idée de produire une taxinomie de ces approches. Le nomadisme du cadre a donné lieu à d'intenses explorations qui pourraient laisser croire que tout, dans ce domaine singulier, a été tenté. Ce qui n'empêche pas les artistes d'y retourner, périodiquement pour certains, de façon récurrente pour d'autres. John Heward, actuellement exposé à la galerie Yves Le Roux, fait partie des artistes de cette trempe.

### Toiles tendus

La peinture de Heward — a-t-il jamais fait un seul tableau, tout bien considéré, si l'on retient l'acceptation la plus conventionnelle de ce terme? — en est une particulièrement volatile. Les mots entendus le plus souvent autour de sa peinture désignent sa quête d'une pureté, d'un absolu et de l'essentiel de la représentation. C'est sans doute vrai pour les toiles de Heward tendues librement au mur, non montées, sur lesquelles s'étalent des signes plastiques minimalistes soutenus par une facture expressionniste. Ce n'est toutefois pas recevable pour les trois œuvres qu'il a accrochées (suspendues? déposées?) chez Le Roux. Trois toiles maculées de pigment sombre y sont exposées, exhibant davantage les plis de leur affaissement que les motifs qui y sont peints. Libérée du mur rassurant, une première est suspendue au plafond selon un seul point d'ancrage. Une seconde l'est de la même manière, mais cette fois au mur. La troisième semble s'être décrochée, puis être tombée au sol, près d'un autre mur. Des plaques de métal qui y sont jointes désignent peut-être l'idée d'une ancienne structure.

On se souviendra, en 1987, lors de l'exposition *Stations* tenue dans le cadre des Cent Jours d'art contemporain au CIAC, qu'Heward avait exposé, accompagné d'un petit portrait photographique, un linéol entièrement taché de couleurs, suspendu, la souplesse de la toile rompue à son propre poids. C'était la sixième station. Véronique venait d'essuyer le visage de Jésus montant au Calvaire, avec un linge qui conserva les traits du Christ imprimés à sa surface. Dans le cas de Heward, il semblerait que la «vraie icône», depuis dix ans, ne se soit jamais affadée.

Vous pourrez tout à loisir rétorquer que l'exposition est aride, que le truc a déjà été fait, et que la persévérance au sein d'une voie aussi restreinte n'est pas une vertu en soi. Toutes ces réponses seront bonnes. N'empêche que l'enjeu pour de tels artistes n'est pas de vider une pratique donnée de toutes ses possibilités, mais bien d'y revenir pour essayer d'y inventer, par la répétition, de nouveaux intérêts. Ici, il faut voir les toiles en proie aux aléas des pluies changeantes à chaque nouvel accrochage, les différentes possibilités offertes par des paramètres aussi réduits. Et comme l'écrit joliment Louise Provencher dans le petit fascicule qui accompagne l'exposition, il faut voir cette toile brute, «conservant entre ses plis le bruissement d'un pinceau». Comme l'auteur le souligne également, il y a à voir dans cet art une intense réflexion sur le thème de la dissimulation.



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

**GARY HILL**  
JUSQU'AU 26 AVRIL 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Réservations: (514) 847-6226  
Hydro Québec LE DEVOIR Pentacom



DOMINIQUE BLAIN

médiation  
Du 12 mars au 10 mai 1998

Dominique Blain, *Missa (détail)*, 1992-1994.  
Cent paires de bottes d'armée suspendues par des fils de nylon à une grille, 7 x 7 m. Coll.: Musée des beaux-arts de Montréal. Photo: Robert Wedemeyer.

L'exposition est présentée grâce aux appuis financiers du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des arts du Canada.

Heures d'ouverture  
Du mardi au dimanche de 11h à 17h45  
le mercredi de 11h à 20h45

Droits d'entrée: 5,75 \$  
(aîné: 4,75 \$; moins de 16 ans: gratuit)

Catalogue de l'exposition en vente à la librairie-boutique du Musée du Québec (39,95 \$)

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-bataille,  
Québec, Canada G1R 5H3 (418) 643-2150  
http://www.mdq.org

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

EXPOSITION  
**MARC LAROCHELLE**  
LES MURS

VERNISSAGE (bis)  
LE DIMANCHE 29 MARS 1998  
DÈS 14 HEURES  
L'EXPOSITION SE POURSUIVRA  
JUSQU'AU 19 AVRIL

EXPRESSION



EXPRESSION centre d'exposition de  
Saint-Hyacinthe, 495, rue Saint-Simon  
Saint-Hyacinthe (Québec) H2S 5C3  
tél.: (514) 773-4209 téléc.: (514) 773-5270  
E-mail: benhur@ntic.qc.ca  
Du mardi au vendredi, de 10h à 17h.  
Samedi et dimanche, de 13h à 17h.

Expression centre d'exposition de Saint-Hyacinthe est accrédité par le ministère de la Culture et des Communications du Québec et par la ville de Saint-Hyacinthe.

Guy de Grosbois  
LIBRAIRE

LIVRES  
ANCIENS et  
MODERNES

arts de la scène  
beaux-arts  
décoration  
histoire  
littérature  
reliure d'art

CHAT  
VENTE  
CATALOGUE

1220, ave Bernard, nr 15  
Culbrenon (Québec)  
H2V 1V6  
Téléphone: 490-0170

Du 4 au 22 avril 1998

**NASCO PELEV :**

*Nectar : peintures*

**GALERIE DOMINION**

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471

**GALERIE DE BELLEFEUILLE**

Vernissage

**RENÉ PIERRE ALLAIN**

Rencontre avec l'artiste  
les samedi et dimanche 28 et 29 mars de 13h à 17h

**FRANK MULVEY: Figure Works XI**

L'exposition se poursuit jusqu'au 2 avril

1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT, TÉL.: (514) 933-4406  
lundi au samedi 10h00 - 18h00 dimanche 12h30 - 17h30

ARTS

ARTS VISUELS

# S'en allant dans les bois

Evergon et ses cow-boys:  
de petites narrations où souffle un vent de fraîcheur

## FAIRIES AND COWBOYS

Evergon  
Galerie Trois Points  
372, rue Sainte-Catherine Ouest  
Porte 520  
Jusqu'au 18 avril

## BERNARD LAMARCHE

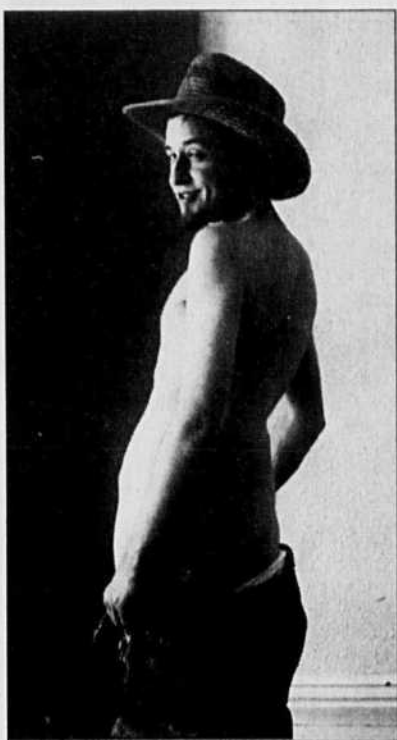
Laissons momentanément la parole à d'autres. Dans le catalogue de l'exposition *Ramboys: A Bookless Novel and Other Fictions*, présentée en 1995 à la galerie d'art d'Ottawa, Bruce Hugh Russel conclut son analyse du travail de l'artiste Evergon en ces termes: «Avec précision et éloquence, les œuvres d'Evergon introduisent triomphalement sur la scène publique des aspects de l'expérience masculine homosexuelle contemporaine dont on a pendant trop longtemps parlé défensivement, en milieu clos. Reste à voir si le public réagira avec le même humour et le même courage.» Ce commentaire tenait pour les séries précédentes de l'artiste originaire de la région d'Ottawa, et il tient toujours pour l'exposition de ses œuvres récentes, actuellement, à la galerie Trois Points. En effet, Evergon, toujours irrévérencieux envers les codes sexuels normatifs de la culture hétérosexuelle dominante, y poursuit son travail sur les mythologies exaltées et lubriques qu'il a depuis longtemps visitées.

Cinq œuvres — une photographie grand format, une petite installation et trois larges hologrammes — cimentent un univers à la limite, peut-être, de la bienséance (artistique?), mais d'un sens de l'humour tout à fait particulier et parfaitement approprié. Tout d'abord, trois hologrammes de la série *Midsummer Night's Dream*, avec ses personnages travestis en fées (*fairies*) et en satyres, recourent aux récits mythiques, notamment celui du dieu grec Pan, comme symbole de la promiscuité masculine, permettant d'introduire un contenu érotique latent et d'imager une fantasmagorie homosexuelle à l'aide de représentations extrêmement séduisantes.

Aussi spécifiquement érotisantes, les deux œuvres restantes participent d'un héroïsme non moins grivois. Faisant appel à la figure du cow-boy comme lieu symbolique et fantasmagique, l'artiste révèle une sexualité supposée

déviant (en raison des stéréotypes restreints que la société impose, encore que la déviance en question désigne une sortie des règles souvent arbitraires) et néanmoins espiegle.

Premièrement, une grande image photographique, dans le fond de la galerie, montre un jeune homme de dos, à demi-nu, se retournant vers la caméra et, comme s'il s'agissait de la séduire elle aussi, lui adressant un sourire et un regard particulièrement intentionné. Chapeau de cow-boy porté comme seul signe de son «appartenance» au rang des virils rôles sociaux que sont ces icônes désormais traduites par un certain cinéma, le personnage baisse son pantalon comme un enfant le ferait, affichant par contre une fausse pudeur, n'espérant pas déssexualiser son geste. Si la qualité plastique des images proposées par Evergon n'est jamais à négliger, les travestissements et les mises en scène parviennent toujours à montrer leur degré de participation à l'établissement d'un érotisme frelaté. Et vu l'ambiguïté sexuelle grandissante de certaines imageries publicitaires, largement diffusées, où le corps masculin est expressément offert au regard désirant et qui, de surcroît, empruntent clairement leur iconographie à des



SOURCE GALERIE TROIS POINTS  
*Cowboys series, 1998, photographie en noir et blanc d'Evergon*

images qui n'auraient été montrées, il n'y a pas si longtemps, que dans les pages spécialisées des magazines gays, l'adresse de ces images dépasse largement une culture spécifique.

*Gunfight at the OK Corral* (du film du même titre, de 1957), la dernière œuvre, est à la fois la plus caustique et la plus drôle. Des bottes de cow-boys sont disposées en cercle au sol, tournées vers le centre occupé par une tranche de pain. Sur elles ont été déposés des sous-vêtements masculins, précisant davantage la nature du curieux rituel qui se déploie sous nos yeux. Comme c'est souvent le cas dans la production de l'artiste, un effet de narration très ouvert s'empare de cette mise en scène cabotine. On pourrait y voir, entre autres, une variante du petit jeu volontaire veillant à mesurer la virilité des jeunes hommes, qui consiste à déterminer celui qui urine le plus loin. En cela, Evergon prend une virilité assumée comme hétérosexuelle et la transpose dans un autre contexte pour en révéler les ambiguïtés. A cette différence près qu'ici, une sorte de clandestinité crue, isolée, reformée sur elle-même, est clairement signifiée, tout comme dans le jeu fictif des divinités, dont le côté pulsionnel est amplifié

dans les hologrammes, exploitant habilement les plaisirs de l'acte de voir.

## De l'holographie

Beaucoup des images d'Evergon dans le passé ont tenté avec succès de séduire par une attention tout particulière accordée aux détails des compositions. De cette façon, ses photographies s'assurent d'un impact visuel indéniable, en même temps qu'elles abordent des sujets délicats par leur marginalité (imposée). Or l'artiste a développé une série de mesures pour bien faire comprendre la nature simulée de ces univers, en outre par l'utilisation des masques ou par une végétation luxuriante. Cette dimension volontairement irréelle, que l'on retrouve dans la nouvelle série d'hologrammes, déploie toute la capacité de l'art à travestir pour les rendre plus acceptables des réalités fantasmées mais non moins réelles.

Par exemple, bien que les hologrammes d'Evergon dépassent le simple intérêt de la prouesse technique, ils entraînent malgré eux une curiosité due à la nature du procédé technologique et augmentent la fascination du spectateur pour la genèse des images, les présentant ouvertement comme des instances désirantes. Cela, sans com-

pter que dans ces hologrammes, des effets de narration s'emparent de la fiction en place, alors que l'artiste introduit des temporalités différentes dans la manière avec laquelle les gestes se répondent. Un léger décalage dans le temps traduit une volonté de raconter, de dire, de s'adresser directement au visiteur par un dispositif qui assume que le rapport frontal entre le spectateur du tableau est brisé et que les personnages s'avancent dans l'espace dans une virtualité étrangement incarnée. Lubrique, on vous disait.

Ce qui se distingue par dessus tout de cette exposition d'Evergon, c'est le ton qui s'en dégage. Les petites narrations qu'il propose, doucement illicites (oh, à peine!), soufflent comme un vent de fraîcheur. Cet humour admirablement maîtrisé, qui pourrait suffire à provoquer l'intérêt pour ces travaux, ne soulève pas moins de profondes pensées sur la représentation en tant que telle, sur l'érotisme en cavale, le dévoilement de mythologies personnelles pleinement assumées, l'originalité des cultures et des univers gays qu'il ne servirait à rien de nier ici, et finalement sur la charge fantasmagique des images. A ne pas manquer.

JEANNE E. MASTERSON  
Lineaments and Matter

Désordre et rituel  
ANDRÉE PRÉFONTAINE

GALERIE  
**VERTICALE**  
ART CONTEMPORAIN

Les expositions se poursuivent jusqu'au 12 avril 1998 • 1871 boulevard Industriel, Laval • Mercredi au dimanche • 12h00 à 18h00 • Entrée libre • 975-1188 • Rencontre avec Jeanne E. Masterson le dimanche 29 mars à 14h • La galerie remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec et Ville de Laval pour leur appui financier • La galerie est membre du Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec.



Prolongée jusqu'au 29 mars

\* LES PARADIS DU MONDE \*  
L'ART POPULAIRE DU QUÉBEC

Participez à la création d'un totem cinétique avec le recycleur inventif Florent Veilleux.

**Atelier de création**  
pour patenteux en herbe de 8 à 12 ans.

Les dimanches 8, 15, 22 et 29 mars  
de 13 h à 15 h

Apportez vos objets de récupération favoris.  
Les places sont limitées. Réservations nécessaires.

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest. Métro McGill, autobus 24  
(514) 398.7100, poste 234



LE DEVOIR

Cette exposition a été réalisée par le Musée canadien des civilisations avec l'appui de la Compagnie Ford du Canada Limitée. L'activité Patenteux en herbe est réalisée grâce à l'appui de l'Association des concessionnaires Ford et Mercury de la région de Montréal.

Jusqu'au 4 avril

**GIULIO SALVADORI :**

peintures

**GALERIE DOMINION**

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471

**CHARLES DAUDELIN**

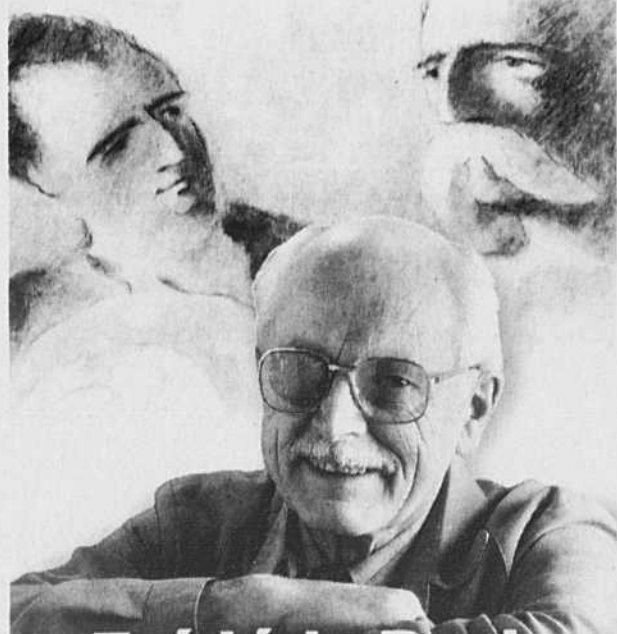
L'AVENIR  
RETROUVÉ

PEINTURES, DESSINS ET SCULPTURES  
1945-1998

Jusqu'au 11 avril

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514.849.1165  
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30



**Frédéric Back**  
les dessins d'une vie

UNE EXPOSITION DE LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE  
ET DE RADIO-CANADA

DU 28 JANVIER AU 3 MAI 1998

Radio-Canada  
Télévision



Salle Norman-McLaren  
335, boul. De Maisonneuve Est  
Berri-UQAM  
CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE  
(514) 842-9768

CCA

Centre Canadien d'Architecture  
1920, rue Baile, Montréal



Photographie : Studio S.J. Hayward. Archives de la Banque Royale

Les programmes publics sont offerts avec le soutien de la Fondation de la famille J.W. McConnell.

L'exposition est présentée avec l'appui de la Ville de Montréal.

MONTREAL  
c'est toi MA ville!

Banque de Montréal

BANQUE ROYALE

Bell

TELEGLOBE

LIBERTÉ

Omni

LE DEVOIR

Les femmes ont-elles peur du design industriel ou est-ce la profession qui a peur d'elles? En tout cas, une chose est certaine, le design industriel, encore aujourd'hui, est à classer parmi les occupations de la catégorie dite «TNT», ou travail non traditionnel, au même titre que les métiers de grutière, de soudeuse ou de lutteuse sumo! Sceptique, cher-ère lectrice? Jugez vous-même: l'Association professionnelle des designers industriels du Québec (ADIQ) ne compte que 16 femmes sur 131 membres. En Ontario, son équivalent, l'ACDIO (Association of Chartered Industrial Design of Ontario), compte six femmes sur 79 et en Colombie Britannique... une seule sur 28!

Pourtant, sur les bancs de l'université, dans tous les programmes de design, du moins au Québec, la moitié des étudiants sont des femmes. Que leur arrive-t-il après les études? «C'est vrai qu'on voit plus de filles entrer dans la profession depuis un an ou deux», reconnaît Florence Lebeau, directrice générale à la fois de l'ADIQ et de l'Association des designers du Canada. Mais avant de savoir si cela aura un réel impact, nous devons attendre quatre ou cinq ans.» D'autant plus que l'expérience montre que, si beaucoup de diplômés des deux sexes abandonnent en chemin ce métier difficile, les femmes ont tendance à le faire dans une proportion bien plus grande.

«Celles qui restent s'orientent souvent vers l'enseignement ou l'administration, s'éloignant ainsi de la conception de produits. Celles qui continuent de concevoir le font plus souvent en tant qu'employée dans une industrie manufacturière que comme consultante indépendante.» Le choix des secteurs, lui aussi, semble coloré par le sexe: rares sont les femmes impliquées dans la conception de designs très techniques comme la carrosserie d'un skidoo ou le boîtier d'un cellulaire. Pas d'heavy metal pour ces demoiselles. «Dès les travaux de finissantes», dit Florence Lebeau, j'ai observé que les filles proposent plutôt du mobilier, de la vaisselle, ou de l'équipement lié à la santé.»

Pour comprendre un peu ce qui se passe, Florence Lebeau avait convoqué, le 5 mars dernier, une table ronde au cours de laquelle pionnières, débutantes et étudiantes ont comparé leurs expériences. Le ton était à la confiance. Les conférencières invitées, des designers chevronnées, n'ont pas hésité à se livrer avec franchise, ne cachant rien des doutes et des obstacles que leur carrière, souvent en dents de scie, les avait obligées à vaincre. «Ça me fait beaucoup de bien de vous entendre», dit une designer junior. Pendant toutes mes études, les seules conférences qu'on nous a données l'étaient par des hommes, et eux ne parlent jamais de ces problèmes.»

De la discussion, il ressort que les femmes bénéficient, actuellement, d'une sorte d'aura. On les engage «pour améliorer l'ambiance dans l'équipe, rééquilibrer les rapports», leur dit-on au moment de l'embauche. Diplômée de service, en somme. Au quotidien, le design industriel demeure un monde fermé où les rapports entre les sexes sont... en recherche et développement. Plusieurs jolies jeunes designers, conscientes de l'effet que leur présence provoque dans les ateliers des usines où elles ont à faire, ont paru bien plus amusées que choquées par les réticences masculines. «J'ai remarqué», disait l'une d'elles en riant, que chaque fois que je vais discuter d'un point technique avec tel gars de l'atelier, et que je suis accompagnée de mon assistant, c'est toujours à mon assistant qu'il s'adresse, c'est lui qu'il regarde, jamais moi.»

Maintenant que le chat est sorti du sac, l'intention de l'ADIQ et de sa directrice est d'obtenir une étude en règle de la profession, avec chiffres et statistiques, et d'en dégager des recommandations. «Cette table ronde», conclut Florence Lebeau, a eu le mérite de sortir les femmes de leur isolement, ce qui est essentiel.»

Sophie Gironnay

Lyne Noiseux, becquer bobo

«C'est vrai que les petites filles n'ont pas tendance à démonter tout ce qui leur tombe sous la main pour regarder comment ça marche. Les gars ont une longueur d'avance sur nous, là-dedans. Combien de fois j'ai entendu mes collègues dire: "ah, ben oui, on peut faire comme ça, j'ai vu ça dans le char de mon père!" Mais quand il s'agit de comprendre un mécanisme pour les besoins d'un contrat, là ça me passionne.» Lyne Noiseux n'a aucun problème avec la technique. Elle s'est spécialisée dans un secteur plutôt pointu, qui allie son goût des sciences et de l'art: le design d'équipement médical. «J'aime savoir que j'aide les gens», dit-elle. Mais, «travailler seule, c'est dur». Travailler toujours sous pression, toujours pour hier, convaincre des grappes d'hommes d'affaires, soigner ses présentations et son apparence. Et voir la moitié de ses projets finir sur des tablettes... Pour ne pas craquer, Lyne a su se trouver des ressources: un cours en analyse transactionnelle, un mentor, une relation d'amitié avec l'Association des femmes d'affaires.

Quand elle a perdu son emploi, chez Laborie, au lieu de partir à son compte et de prendre les contrats de son ex-patron, comme celui-ci le lui suggérait, elle s'est associée avec lui dans une entreprise commune de design, Akio RD&D. Comme ça, elle obtint de lui un salaire stable et la liberté de contracter ailleurs. Fine mouche. Le point fort des femmes, selon elle, reste encore la diplomatie. «J'ai réalisé un projet de souève-personne [pour Techno-Médic de Saint-Hyacinthe] avec mon collègue François Couillard et, entre le client et lui, des malentendus se sont élevés. Si je n'avais pas été là pour éviter l'escalade, le projet ne se serait jamais fait.»



Par Lyne Noiseux, projet d'une poignée ergonomique pour laparoscopie (non réalisé).



Cet élégant pèse-urine mis en boîtier par Lyne Noiseux pour Laborie Medical Technologies se vend par centaines.

Des oiselles rares



Marlène Tremblay a conçu une ingénieuse version du bon vieux classeur pour son projet de fin d'études.

Marlène Tremblay, Diane aux bains

Marlène Tremblay a fait bien des détours, par l'artisanat, la physio et la théologie, avant de trouver sa vocation. Plus moyen maintenant de l'arracher à sa profession de designer qu'elle pratique depuis six ans. D'abord à l'emploi de fabricants de meubles, elle est maintenant chargée de projets chez MAAX, une compagnie d'affaires de 225 millions. «Je travaille à la conception, sur l'aspect formel et ergonomique, en me pliant aux contraintes techniques, comme la plomberie, les mesures standard, etc. Je préfère rester en contact direct avec la fabrication plutôt que de travailler à partir de chez moi.»

Faire sa place dans le milieu manufacturier n'est pas facile. «Il faut beaucoup de cran et de courage au début. Quand les aspects mécaniques et de fabrication sont en cause, les gens ont tendance à se référer d'abord à nos collègues masculins. Nous, les femmes, devons faire la démonstration de notre compétence, prouver qu'on sait de quoi on parle. Une fois que cette crédibilité est acquise, ça va. Mais nous avons aussi à faire un travail sur nous. On dirait qu'on ne se trouve jamais assez bonne, qu'on se veut moins bien. Quand on a fini nos trois ans d'études, on se dit: il me faudrait peut-être une année de plus. Quand je ne connais pas à fond chaque aspect technique d'un projet, je me sens mal à l'aise pour en parler. Mes collègues masculins n'ont pas tant de scrupules!»

Lydia Sharman, swinging doyenne

Lydia Sharman est l'une des premières, sinon la première femme designer industrielle du Québec. Il faut dire que la dame, aujourd'hui professeure au département de design de Concordia, a toujours été précoce. A 11 ans, elle avait déjà fabriqué de ses mains son premier meuble. A 21 ans, à sa sortie du College of Art de Londres, elle voit l'un de ses travaux, un fauteuil, être inclus dans la collection de l'année de Terence Conran (aujourd'hui célèbre) qui de plus l'engage. Cela se passe dans le swinging London des Beatles et de Mary Quant, dont la première vitrine, d'ailleurs, est réalisée par Lydia. Suit une période new-yorkaise, et une visite à Montréal où elle tombe amoureuse et se marie... en dix jours.

«Dans l'univers où je suis tombée, à Westmount, les femmes ne travaillaient pas. On me regardait de travers. J'avais un portfolio exceptionnel, rare pour l'époque, mais le designer Jacques Guillon ne m'aurait jamais embauchée si je ne lui avais pas dit que je ne pouvais pas avoir d'enfants.» Surprise! le diagnostic était faux et Lydia aura quatre enfants. Ce qui ne l'empêcha pas de vivre l'euphorie d'Expo 67 et de réaliser l'aménagement du pavillon L'Apprenti-Sorcier portant sur les technologies de pointe (comme le dessin par ordinateur, ancêtre du CAD).

C'est tout de même à cause des enfants, pour trouver des horaires flexibles et une vie plus régulière, que Lydia Sharman, à partir de là, se réorienta vers l'enseignement et la réflexion théorique qu'elle ne quittera plus (elle cofonde même l'école FACE pour le bien de ses marmots). «Les divisions entre design industriel, design d'intérieur ou autres n'ont pas de sens pour moi. Le processus, voilà ce qui compte. Et puis je ne m'ennuie pas de la production d'objets. Je trouve qu'il y en a déjà trop sur la planète et que tout le système est à repenser.» Dans ses classes, Lydia Sharman sert de modèle et d'inspiratrice aux garçons et filles qui voient peu de femmes capables de jouer sur le banc de scie et de leur raconter leur dernier voyage au Maroc (elle y aide les gens à se créer un concept d'habitation). Sur ses années de folle jeunesse, au temps où elle était la seule fille de la boîte, la «petite Lydia», la mascotte, elle n'a que de bons mots: «It was great fun!»



En 1957, le fauteuil de Lydia Sharman entré dans la collection de Terence Conran, à Londres.

Louise Bernard, le sommet en tête

«Il ne faut pas se leurrer, dans cette profession les femmes designers ont à surmonter un double handicap. D'abord en tant que femmes, parce qu'il est plus dur de s'imposer. Ensuite en tant que designer, parce que dans le milieu manufacturier, on parle un langage d'ingénieur et l'on comprend encore bien mal le rôle du design.» En ce qui la concerne, Louise Bernard semble plutôt tirée d'affaire. Rien ne ralentit l'ascension de cette fonceuse, qui lançait son propre bureau dès l'obtention de son diplôme en 1985. Des employés, un associé: la compagnie grossit avec Louise aux commandes. Elle fusionne même, en 1991, avec trois autres compagnies pour former Quatuor Design (qui deviendra internationale). «Mon point fort, à moi, c'est la gestion», dit cette détentrice d'un MBA. Aujourd'hui mère d'une fillette, elle est à l'emploi de Miri Valorex comme «conseillère senior en value management», un nouveau concept de gestion de projet importé des Etats-Unis. Elle s'emploie à créer des ponts entre tous les participants: «Chaque jour, je dois faire cheminer des groupes de personnes que je rencontre pour la première fois.» Comme Lydia Sharman, Louise Bernard dit s'intéresser plus au processus qu'à l'objet: «Même si on s'oriente vers autre chose, la formation de designer reste une base, toujours utile.»

IDM

Les contributions de l'Institut de Design Montréal : cinq nouveaux lauréats

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-2436  
Télécopieur : (514) 866-0981  
Courriel électronique : idm@idm.qc.ca  
Site web : http://www.idm.qc.ca

AUDISOFT TECHNOLOGIE INC. et Michel Dallaire Design Industriel inc. développent un appareil audiovisuel destiné à améliorer la compréhension en classe des élèves malentendants. Coûts admissibles du projet : 214 623 \$. Contribution de l'IDM : 100 000 \$.

DIBIS INC. et son président, le designer Michael Santella, développent un système de mobilier modulaire comprenant étagère et poste de travail, et destiné aux marchés résidentiel et commercial. Ce produit léger et facile d'assemblage sera composé principalement d'aluminium et de planches de fibres de bois pressées. Coûts admissibles du projet : 133 200 \$. Contribution de l'IDM : 66 600 \$.

DISMO INTERNATIONAL DISTRIBUTION INC. et Morelli Designers inc. conçoivent une ligne de sièges ergonomiques destinés aux salles de spectacles, qui pourront comporter des contrôles multi-média intégrés et

un système de ventilation individuelle. Coûts admissibles du projet : 155 200 \$. Contribution de l'IDM : 77 600 \$.

LES ÉQUIPEMENTS DE SÉCURITÉ ARKON INC. et Primeau Designers inc. créent un système de signalisation routière modulaire et polyvalent, composé de panneaux plus faciles à assembler et plus sécuritaires que ceux qu'on utilise actuellement. Coûts admissibles du projet : 171 500 \$. Contribution de l'IDM : 85 750 \$.

3416704 CANADA INC., société du promoteur Maurice Pinsonnault, développe avec l'aide de

Michel Dallaire Design Industriel inc. un système de surveillance à distance des jeunes enfants. Ce produit innovateur regroupera deux technologies (un moniteur sonore et de surveillance respiratoire) offertes pour la première fois à prix abordable. Coûts admissibles du projet : 200 000 \$. Contribution de l'IDM : 100 000 \$.

L'Institut de Design Montréal invite les intéressés à participer à l'appel de propositions courant de son programme de contributions. Formulaire de proposition disponibles aux bureaux de l'IDM, 390, rue Saint-Paul est, Niveau 3, Montréal, Québec, H2Y 1H2. Date limite: le mardi 21 avril 1998, 16 heures.